

L'AMÉRIQUE

2749. 199. 1. 1. 1.





DE
L'AMÉRIQUE
ET
DES AMÉRICAINS,
OU
OBSERVATIONS CURIEUSES
DU PHILOSOPHE
LA DOUCEUR,

qui a parcouru cet Hémisphère pendant la dernière
guerre, en faisant le noble métier de tuer des
hommes sans les manger.



A BERLIN,
CHEZ SAMUEL PITRA, LIBRAIRE.

1771.





QUI SERVIRA
DE PRÉFACE.



Il y a quelques jours qu'une personne me fit ces questions. La description que Mr. de P** a faite de l'Amérique dans ses Recherches philosophiques, est-elle donc vraie, & les Américains sont-ils aussi misérables qu'il le dit? — Non, ai-je répondu. — Dom Pernety a donc raison? — Oui. — Mais Mr. de P** a fait une défense qui renverse la dissertation critique de Mr. l'Abbé, l'avez vous lûe? — Oui, la défense ne vaut pas mieux que les Recherches; elle n'en est qu'une répétition. — Cela me surprend, Mr. de P** est un homme d'esprit, il n'y a pas d'ap-

parence qu'il avanc des choses, qu'il ne puisse bien prouver. — Mr. de P**. est sans doute un homme d'esprit, mais un homme d'esprit peut fort bien l'avoir de travers & être dans l'erreur; sur tout, quand il écrit sur des choses qu'il n'a pas vues de ses propres yeux; & Dom Pernety, le prenez-vous pour un Sot? — non, mais sa dissertation contre les Recherches philosophiques, est plutôt un discours académique, une apologie de l'Amérique & de ses habitans, qu'une réfutation complete; Il n'a fait que généraliser les faits dont Mr. de P** a donné des preuves bien détaillées du contraire.

— Mr. de P** n'a rien prouvé; il s'en faut de beaucoup; ses citations & les conséquences qu'il en a tirées à perte de vuë ne sont rien moins que des preuves: & puis les trois quarts & demi, & les trois quarts de l'autre demi-quart de son livre ne sont que des discussions physiques, métaphysiques, d'histoire naturelle, retournées avec érudition, & qui avoient déjà été tournées & retournées vingt fois par vingt auteurs différents: car vous savez qu'aujourd'hui nos faiseurs de livres ne brillent guere par l'esprit d'invention: toutes les Sciences se réduisent à compiler, compiler, à faire un

gros volume d'un petit, à transmuër des mots & des phrases; Pierre a dit *jus-verd* & Paul dira *verd-jus*. Peu d'auteurs ont pour but l'utilité publique; la plû-part ne cherchent qu'à se faire un nom, de la réputation, & n'en acquièrent souvent que chez les Sots.

Je suis bien éloigné de mettre Mr. de P**. dans ce cas; à dieu ne plaise: il a produit du neuf dans ses Recherches, comme par exemple, que le Japon, pouvoit bien avoir été peuplé par des Tartares du Tibet; ce qui étoit très important & très utile à savoir; mais il n'a pas été aussi heureux par rapport aux Américains — vous ironisez, parlez moi sérieusement: quel pays est-ce donc que l'Amérique, & quels hommes sont les sauvages? — Dom Pernety vous les a fait connoître, un peu superficiellement à la vérité, car il s'en faut bien qu'il ait réfuté Mr. de P**. dans toutes ses assertions. — Oserai-je vous prier de me faire le plaisir de me donner quelques lignes à ce Sujet — Je le ferai volontiers pour vous obliger: mais je ne toucherai que légèrement sur ce que Dom Pernety a déjà dit dans sa dissertation; & je vous parlerai de bien des choses curieuses

dont il n'a pas fait mention, parce qu'apparemment elles étoient trop croustillieuses pour un homme de son état : en un mot je vous ferai connoître l'Amérique & les Américains tels qu'ils sont. Je n'ai pas l'honneur de connoître, ni celui d'être connu de ces deux Messieurs; La vérité seule guidera ma plume; elle ne tracera rien en physique & en morale que ce que j'aurai vû par mes propres yeux. Quant aux autres idées qui s'échapperont du creux de mon cerveau, vous les regarderez Si vous voulez comme ces bulettes de Savon, que les enfans soufflent avec un fétu de paille.

— Ne vous êtes-vous pas apperçu dans la dissertation de Dom Pernety, qu'il avoit trempé sa plume dans le vinaigre? — Oui, mais Mr. de P. a écrit ses Recherches philosophiques avec du fiel, & sa défense n'a pas été écrite avec du miel; ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il l'a conclue par dire que Dóm Pernety fait dire des injures & qu'il fait les lui pardonner; au lieu de se souvenir que la tirade indécente, qu'il a faite contre les Bénédictins, avoit donné l'impulsion à la plume de Mr. l'Abbé; & que ce religieux en avoit été offensé avec raison. Tout le mon-

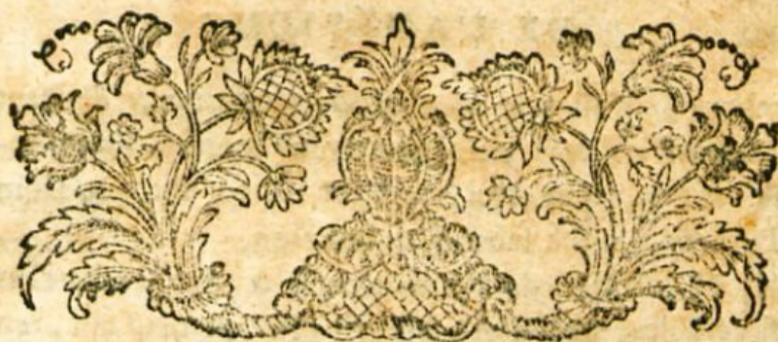
de aujourd'hui tombe sur les moines; on les regarde comme les Maringouins de la société politique: mais les Bénédictins doivent être distingués des autres: ils méritent l'estime de tous les honnêtes-gens, & il seroit à souhaiter qu'il n'y ait jamais eu d'autres moines qu'eux. Les Bénédictins sont les premiers Cénobites qui ont adouci les mœurs sauvages de ces conquérans barbares qui ont envahi les débris de l'Empire Romain en Europe; ils sont les premiers qui ont défriché les terres incultes, marécageuses, & couvertes de forêts, de la Germanie & des Gaules; leurs couvens ont été l'azile des déplorables restes des sciences Jadis cultivées par les Grecs & les Romains; ils ne doivent leurs richesses & leur bien-être, qu'à leurs bras & à la générosité des Souverains: il est bien juste d'en laisser jouir leurs Successeurs sans envie, d'autant plus que ce sont les religieux du Monde, les plus généreux & les moins intéressés.

— Quoi, vous, un Hérétique? faire l'Apologie de ces moines? je ne m'y attendois en vérité pas: ils vous ont bien de l'obligation — je ne vois pas qu'ils dussent m'en avoir aucune pour cela; je rendrois justice aux calouyers Turcs, comme je la rends

aux Bénédictins: la différence des opinions religieuses parmi les hommes doivent-elles donc les diviser au point de s'entre-déchirer par des calomnies aussi indécentes qu'injustes? j'aime tous les hommes, quelque Religion qu'ils professent, cela m'est égal. Je ne voudrois pas égorger un chevreau pour leur conversion, si la mort de cet animal avoit le vertu de pouvoir les forcer à être de ma croyance; mais je donnerois volontiers mon sang, pour les rendre meilleurs & plus heureux.

*Bon soir, votre Serviteur,
portez-vous bien.*





CHAPITRE I.

Pour démontrer qu'une chose a dégénéré, on doit commencer par prouver qu'elle a excellé antérieurement dans sa qualité naturelle.

L'Auteur des Recherches philosophiques sur les Américains dit qu'il a été occupé pendant neuf ans à la composition de son livre: je le plains de tout mon cœur, d'avoir employé tant de temps aussi inutilement quant à son objet, puisque je ne vois pas quelle utilité le public retirera de cet ouvrage: il servira tout au plus à amuser quelques lecteurs en les induisant en erreur: ce n'est pas qu'il n'y ait de l'érudition, de très bonnes choses, & quelques vérités incontestables: mais j'aurois mieux m'être occupé à méditer pendant vingt ans à Rechercher les moyens de faire croître deux Epics de bled, l'à où il n'en croît qu'un, que d'avoir employé six mois à faire les Recherches philosophiques de Mr. de P**.; & si j'entreprends ici de les

relever, c'est par maniere de récréation, d'autant plus que je n'emploierai guere plus de temps à mes observations, que celui, que cet Auteur dit que Dom Pernety a mis à faire sa dissertation.

Si, au lieu de s'être occupé à des Recherches si pénibles, dans son cabinet, pendant neuf ans, en dépeçant & en compilant les livres des Relateurs, l'Auteur eût employé seulement trois ans à voyager & à rechercher en Amérique, il y auroit acquis des connoissances plus certaines, & son esprit chercheur nous eût assurément crayonné le tableau des Américains avec des traits bien différens de ceux qu'il nous a tracés.

De dix millions d'Européens qui ont passé & repassé depuis deux siècles en Amérique, il n'y en a peut-être pas dix qui aient réfléchi en philosophes sur ce qu'ils y ont apperçu: cependant nous avons quelques relations dont les détails s'écartent peu de la vérité; mais elles ont été rejetées avec mépris par Mr. de P**. parce qu'elles ne s'accommodoient pas avec son système dégénérateur, & qu'elles avoient été écrites, dit il, par des imbéciles, des soldats, des matelots, des aventuriers ou des moines ignorans; & il ne veut croire que des Géometres académiciens &c. mais malheureusement le peu de ces Messieurs qui ont voyagé en Amérique, n'en ont vû qu'un coin & n'ont pas toujours su distinguer les objets qu'ils fixoient, comme je le ferai connoître ci-après.

Au reste à peine connoît-on la vingtieme partie de ce vaste terrain, & celui que les Colons Eu-

ropéens occupent, n'est assurément pas le meilleur; ils se sont presque tous cantonnés sur les côtes & dans les Iles à fin de profiter des avantages de la navigation & du commerce.

J'ai parcouru l'Amérique Septentrionale & une partie de la Méridionale, pendant la dernière guerre, j'ai pénétré assez avant dans les terres en quelques endroits. J'ai été aux Antilles, aux Iles caraïbes: J'ai aussi parcouru une partie des côtes de l'Afrique. J'ai mis les pieds à la Chine; car les Européens ne peuvent y pénétrer plus avant qu'à Quantong; mais quand on a vu une ville de la Chine & ses habitans, ou les a tous vus. J'ai vu encore une partie des Indes, & depuis le golfe Persique, j'ai fait le trajet par terre jusqu'à Constantinople. Tout cela dans l'espace d'environ cinq ans. Ainsi ce que je dirai ici, n'aura pas été compilé dans les livres des relateurs. Je n'imagine bien, que Mr. de P**. y ajoutera peu de foi, n'importe, ce n'est pas pour le convaincre que j'écris; lui & ceux qui ne voudront pas me croire pourront aller se promener en Amérique.

Le but principal de cet auteur étoit de démontrer, que le Sol du terrain de cet Hémisphere, ses productions, les hommes, & les animaux qui l'habitent avoient dégénéré & dégénèrent encore. Le mien est de démontrer que rien n'a dégénéré, au contraire.

Pour démontrer qu'une chose a dégénéré, on doit commencer par prouver qu'elle a excellé antérieurement dans son espece naturelle: Or je doute

que Mr. de P** puisse prouver que le terrain de l'Amérique, ses productions, son climat, ont jadis été meilleurs qu'à présent: que les Américains indigènes ont été barbus, plus forts, plus braves, plus beaux, plus amoureux, plus spirituels, plus industrieux &c. qu'ils ne sont actuellement. Enfin que les différentes espèces d'animaux Indigènes, y ont été plus grosses & plus féroces: car de dire que quelques colons, quelques animaux, quelques plantes exotiques, souffrent & ne réussissent pas en certains endroits où l'air & le sol du terrain sont mauvais, cela n'est pas une preuve que tout dégénère dans toute l'étendue de cet Hémisphère: toutes les productions réussissent-elles également bien dans les différentes parties de l'Europe? la moitié des terres de l'Allemagne & de la France ne sont pas propres à la culture du froment. La vigne de la Bourgogne dégénère par tout ailleurs où on la transplante. Les vignes de la Champagne ne donneroient que des Vinaigres en Normandie, en Bretagne ou en Flandre. Au Cap de bonne Espérance, où tout réussit assez bien dans un petit Canton, l'avoine y dégénère: la première récolte ne peut servir à Ensemencer pour la seconde, elle ne produiroit rien.

Si j'avois à démontrer que la nature d'un terrain, ou d'un pays & celle de ses habitans a entièrement dégénéré, je prendrois l'Égypte & une partie de l'Asie méridionale pour exemples; une infinité de Monuemens de toute espèce en fait preuve. L'Égypte, Jadis si fertile en tout genre, le berceau de l'agriculture, des sciences & des arts, n'est plus au-

jourd'hui qu'un Cloaque en comparaison de ce qu'elle a été; un désert stérile couvert de marais & de fables; & le peu de descendans qui restent de ses anciens habitans sont des animaux si stupides, si grossiers & si méchans, que j'aurois honte de les mettre en parallèle, avec les sauvages les plus sauvages de l'Amérique.

CHAPITRE II.

L'Opinion, que Dieu en créant Adam en Asie, a aussi créé d'autres hommes dans les autres différentes parties de la terre, est pour la raison, sans être contraire au dogme du Cristianisme.

Les Théologiens regardent comme une hérésie d'agiter la question; si Dieu, quand il fit le monde, n'a pas créé plusieurs hommes à la fois de différentes especes quant à la figure, la couleur &c. Je n'y vois cependant rien de contraire à la foi Chrétienne: je respecte le Chapitre sacré de Moïse sur la Création; il est le fondement sur le quel est élevé l'Edifice de la Religion chrétienne, & mon intention n'est assurément pas de le Saper. La Divine morale de Jesus-Christ est gravée au fond de mon cœur; mais je ne suis pas chrétien comme les Buffons & leurs semblables, je ne sçais pas allier ma foi avec ma raison, quand elles ne sont pas d'accord.

Quand le Créateur forma le globe que nous habitons, il répandit les différens germes des végétaux & des animaux sur toute sa surface: la Semence

du gramen, le glan du chêne &c. n'ont pas été emportés par le vent depuis l'Asie, jusqu'en Amérique. Les deux Hémisphères ont été toujours séparés par un vaste Océan; ce qui le prouve, c'est qu'il y a une multitude d'animaux en Amérique de différentes especes absolument inconnues dans les trois autres parties du globe & qui ne se sont jamais mêlés; une quantité de plantes végétales, qui ne ressemblent en rien à celles de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe.

Dieu a créé Adam & Eve dans le Paradis terrestre, jardin magnifique, situé dans un coin de l'Asie, comme le rapporte Moÿse. De ce couple est partie la race d'hommes, la plus belle, la plus parfaite, en un mot la postérité d'Abraham, son peuple chéri, pour les quels tous les divins Mysteres ont été opérés; je crois tout cela; mais pourquoi ne croirois-je pas aussi, qu'il a créé en même tems dans les autres différentes parties de la terre, des hommes &c. de différentes physionomies, de différentes couleurs, dont les Organes de la nature & de la raison ont été gradués; de l'Arabe au Chinois, du Chinois au Tartare Kalmouck, de celui-ci au Samoïde, du Samoïde au Lapon, du Lapon au Nègre, du Nègre au Pongos &c. car je regarde ces deux Especes comme les dernières de toutes celles qui existent sur le globe, quoi qu'on place le Pongos au rang des bêtes parce qu'il ne parle pas: les Américains imberbes, couleur de cuivre &c. sont les seuls de leur espece, dans leur hémisphere. Je crois par conséquent que chacune de ces especes que je viens de nommer, est aussi indigene dans

le pays qu'elle habite, que l'herbe qui y croît; cette opinion est selon la raison, sans être contre la foi, comme je le pourrai tout à l'heure; & malgré les différentes nuances causées par le mélange de ces peuples dans les physionomies & dans les couleurs, un habile naturaliste, saura toujours bien distinguer les especes provenues de ces mélanges, d'avec les primitives.

Il n'est pas vrai, comme le dit Mr. de P**. que les familles Arabes qui se sont établies sur les côtes de l'Afrique, de la Caffrerie &c. soient devenues par la chaleur du climat, semblables aux naturels du pays, il n'y a que ceux qui se mêlent avec les Noirs qui en prennent les Nuances: mais les Arabes qui ne se sont pas mêlés conservent leur couleur, leur nez aquilin, leurs cheveux plats & bruns, & leur longue barbe de même couleur, pour la qu'elle ils ont beaucoup de Vénération; en un mot, je n'ai vû aucune différence entre les Arabes de Madagascar, qui y sont établis depuis plus de huit cens ans, & ceux que j'ai vûs à Balfora,

Il n'est pas vrai non plus que les Negres deviennent Blancs dans les climats froids & tempérés à moins qu'ils ne se mêlent avec les naturels. Il y a plusieurs familles Négroises qui se sont perpétuées entr'elles dans l'Amérique septentrionale depuis plus de cent cinquante ans, je n'ai pas apprçu le moindre changement dans leur couleur ni leur physionomie. J'ai examiné ces deux faits avec d'autant plus d'attention, que je connoissois déjà les sentimens de Mr. de Buffon à cet égard.

Mr. de P** traite de fable ce que la Peyreire assure, qu'on trouve des Esquimaux aussi noirs que des Nègres du Sénégal: J'en ai vû trois qu'on avoit amenés à Louisbourg du Cap Bréton, d'une Noircœur naturelle aussi éclatante que du velours, je les ai touchés & frottés: donc la Chaleur ne fait pas les hommes Noirs? cet auteur dit, qu'il faudroit donc croire que les Espagnols & les Portugais sont d'une race différente que les Suédois: cela pourroit bien être, mais je lui dirai que non, que les Espagnols & les Portugais se sont noircis en se mêlant avec les Maures d'Afrique, & cela est si vrai qu'il y a quantité de personnes très blanches dont les familles sont établies en Espagne & en Portugal depuis plus de six cens ans, cest-à-dire, du tems des Croisades.

Mr. de P** dit encore que les Naturels de l'Isle de Ceylan qui sont répandus dans les Campagnes & sur les plages découvertes, y ont le visage couleur de cuivre jaune, & que ceux qui restent dans leurs Cabanes ont le teint blanc comme les Italiens. Il a voulu dire sans doute, comme les Seigneurs & Dames d'Italie, car pour ce qui est du peuple de la campagne, il a aussi le teint couleur de cuivre jaune; mais assurément les enfans de ces payfans de l'Isle de Ceylan, ni les enfans des payfans Italiens, ne deviennent pas couleur de cuivre jaune, comme les négrillons deviennent noirs deux à trois jours après être fortis du ventre de la mere, sans même avoir été exposés à l'air.

Non, non, les Hollandois & les autres colons de différentes nations Européennes établis au Cap de
bonne

bonne espérance, depuis long-tems, ne sont pas devenus des Hottentots ni des Caffres; pas plus que les François établis à Madagascar, aux îles Bourbon & Mascareigne ne deviennent des Noirs.

Quiconque n'étudiera la Nature que dans son cabinet, ne la connoîtra jamais, & n'écrira qu'un Roman au lieu d'une Histoire.

CHAPITRE III.

Continuation du précédent; les Américains ne peuvent participer aux mystères du Christianisme; décision d'un concile à ce Sujet; Idée qu'ont les Sauvages de l'être suprême qu'ils appellent grand Esprit.

On me dira peut-être que Moyse n'a fait aucune Mention que Dieu ait créé d'autres hommes qu'Adam: à cela je répondrai que Moïse pouvoit fort bien l'ignorer. Dieu l'avoit fait dépositaire & secrétaire des Sacrés Mysteres qui regardoient son peuple chéri seulement: les autres peuples n'étoient pas de son département; Ils étoient abandonnés à leur propre conduite & aux passions inhérentes à leur propre nature. Et comme les Calmoucks, les Nègres, les Américains &c. ne sont point descendus d'Adam & d'Eve, ils n'ont pas eu part au péché de ce premier couple, ni par conséquent à la Rédemption. Il ne faut donc pas être surpris, si Dieu n'a pas donné à ces peuples la foi pour les Mysteres de nôtre sainte Religion: cela est si vrai, qu'effectivement le Clergé Espagnol assemblé en un concile

a décidé que les Américains n'étoient pas dignes d'y participer. Un pere de ce concile, y dit même assez éloquemment, que jamais l'Amérique n'avoit été faite pour être Chrétienne, parce qu'elle ne produisoit pas de vin pour dire la Messe. Mais la *Proganda fide* en a décidé autrement, elle veut qu'ils soient chrétiens malgré qu'ils en aient & sans qu'ils sachent pourquoi; du moins ceux qui sont sous la domination des Espagnols & des Portugais: mais ils font très peu de progrès, parcequ'on n'aime guere la Religion de ses persécuteurs: il y en a beaucoup cependant qui se font Chrétiens par politique ou par intérêt, mais ils ne connoissent pas plus la Religion qu'ils embrassent que le Systeme des mouvements de la Sphere & des révolutions des Planetes.

Au reste les processions comiques que le Clergé fait au Pérou pour attirer l'attention des Indiens, se font de même en Espagne, où les peuples sont aussi bêtes qu'en Amérique; à bruxelles, capitale du Brabant, il se fait tous les ans une grande procession dans le même goût, & je défie qu'on puisse voir une Comédie plus ridicule & plus indécente. Les Espagnols ont laissé bien d'autres cérémonies aussi peu censées dans les pays-bas.

Les autres Missionnaires qui sont répandus dans l'Amérique septentrionale ne réussissent pas mieux avec les Sauvages. Quelques Ministres du saint Evangile se font aussi mêlés de les endoctriner, mais avec aussi peu de fruit: tant qu'ils leur ont parlé de nos Mysteres incompréhensibles sans la foi, il n'y ont rien compris; mais lorsqu'ils leur ont débité la pure

morale de Jésus-Christ, ils l'ont fort bien comprise, & on répondu que si cela s'appelloit être Chrétien, ils l'étoient déjà un peu sans le savoir, tant cette Divine morale est d'accord avec la raison, même chez les hommes les plus sauvages. Ils objectoient seulement, qu'ils ne pouvoient pas aimer leurs ennemis comme eux mêmes quand la hache étoit levée c'est-à-dire, lorsqu'ils étoient en guerre: mais que quand le Calumet de paix avoit été accepté, ils ne les tuoient plus, ne leur déroboient plus rien, & les aidoient dans le besoin. Qu'il y avoit entr'eux quelque fois; des querelles & des inimitiés, mais que les anciens savoient toujours les accommoder, & qu'ils étoient alors freres & bons amis; que quand un voyageur étranger se présentoit chez eux, ils partageoient de bon cœur leur nourriture avec lui.

Mr. de P** dit que les Sauvages adorent aujourd'hui un caillou, demain un arbre ou la dépouille d'un castor.

Ce ne sont assurément pas ces choses qu'ils adorent, ils les présentent seulement au grand Esprit en le remerciant du bien qu'ils en retirent: car j'ai ouï dire à des vieillards Illinois, que le grand Esprit a tout fait, & qu'il est le maître de tout; mais qu'il y a un autre Esprit, moins grand, mais si méchant qu'il fait continuellement du mal aux hommes, s'ils n'ont pas soin de lui offrir quelquefois des pellete-ries ou autre chose.

Je n'ai jamais vû les Sauvages de l'Amérique, adorer un caillou; mais s'ils le faisoient, ce seroit sans

doute dans le même Esprit que ceux de Madagascar, qui adorent un grillon.

Renefort, Secrétaire du Conseil du commerce, surpris de ne pas trouver des principes de Religion développés chez les Madagascarois, voulut sçavoir d'un de leurs Savans sur quoi ils fondaient l'adoration d'un aussi vil animal qu'un grillon. Un Om-biaffe qui est un Savant du pays, lui répondit fort gravement, que dans le Sujet ils respectoient le Principe, & qu'il falloit déterminer un objet pour fixer l'Esprit; Renefort dans l'admiration de cette réponse, lui demanda, Si le Soleil ne lui paroïssoit pas plus adorable que son grillon. Il me le paroît tout autant, dit le Docteur; & ramassant un Cail-lou, dans cette pierre que tu vois, ajouta-t'il, le Soleil est tout entier; & plus l'objet paroît humble plus il représente le véritable être; la nature s'ouvre pour l'expliquer elle même; un Rayon de lumiere qui anime cet être unique, s'épenchant de tout côté, pénètre tous les sujets; il y a, à la vérité, moins d'éclat dans les plus simples; mais par cette raison même il y a plus de sa vertu.

CHAPITRE IV.

Du terrain de l'Amérique & de ses productions naturelles.

Mr. de P** dit que l'air de l'Amérique est humide & mauvais, que la terre y est inféconde & remplie de marécages.

Il y a fans doute du mauvais terrain & des endroits marécageux où l'air n'est pas Sec, comme il y en a sur tout le globe : mais proportion gardée, le terrain y est généralement meilleur que celui de nôtre hémisphere ; on n'y connoît pas de vastes déserts sablonneux, & des bruyeres immenses comme on en rencontre en Asie, en Afrique & même en Europe.

La terre y est meuble & féconde quand on la cultive bien. Les colons du Septentrion envoient aujourd'hui des bleds en Europe ; & nourrissent la plûpart des Antilles & des Iles Caraïbes, dont les terres ne sont employées qu'à la culture du Sucre de l'indigo &c.

Les Indignes de l'Amérique méridionale & septentrionale ont cultivé le Maïs en tout tems, quoi-l'auteur des Recherches philosophiques dise qu'il y avoit vingt Provinces où il n'étoit pas connu : c'étoient fans doute des provinces désertes ; encore y en croît-il naturellement, dans la plûpart de ces endroits ; mais il est plus petit que celui que l'on cultive ; toutes les productions de la terre ne se bonifient que par la culture. Les Américains en cultivent autant qu'ils en ont besoin, fans beaucoup de peine. Des Sauvages se contentent de lever le gâson, ils font des trous dans la terre avec un bâton à un demi-pied de distance les uns des autres, & jettent un grain de Maïs dans chaque trou. Un grain en produit ordinairement entre deux cens cinquante à trois cens autres.

Cette précieuse denrée, dont on néglige mal à propos la culture en bien des endroits en Europe,

mais dont une bonne partie de l'Italie se nourrit aujourd'hui, est pour le produit, la première de toutes les graines de Cérès; & pour le goût & la bonté, si elle est au dessous de notre froment, elle l'emporte sur le Seigle & sur le bled Sarazin: mais il y a une méthode d'en faire du pain, inconnue en Europe. Les Sauvages se contentent de piler ce grain dans un mortier de bois ou de pierre, en font une pâte, qu'ils font cuire au four ou sous la Cendre; ils le mangent aussi en bouillie & quelque fois ils se contentent de le griller sur la braise: tout cela est bon pour des Estomachs sauvages, qui sont bien plus robustes que ceux des civilisés Européens.

Le Manioc, dont Mr. de P** fait un si dangereux poison, ne l'est pas autant qu'il le dit, à moins qu'on ne le laisse croupir & fermenter dans son eau, en faisant la Cassave; alors le Diable n'en mangeroit pas quand il creveroit de faim; ainsi il ne peut pas faire de mal, & j'ai vû des Sauvages en manger en racine en sortant de terre.

La Cassave est une excellente Nourriture: on en fait de la pâtisserie délicieuse & très délicate.

On a transplanté le Maïs & le Manioc sur les côtes de Guinée & en plusieurs endroits de l'Afrique, & les Nègres bien plus misérables que n'ont jamais été les Sauvages de l'Amérique, s'en trouvent très bien.

Il y a en outre, dans les deux Amériques, quantité de patates, de racines balbeuses & de pommes de terre de différentes especes, grosses comme les

deux poings, qui cuites sous la cendre ou au four, sont préférables à nôtre meilleur pain, du moins la plupart des colons les préfèrent-ils; j'en mangeois aussi plus volontiers.

On fait des trajets de sept à huit cens lieues dans un terrain ferme, d'un air pur & sec, dans les plus belles forêts & les plus belles prairies du monde; rempli de beaux arbres de toute espee & notamment de foyards qui portent des gouffes de la grosseur de nos Noix & qui sont très bonnes à manger; je les préfere à nos amandes douces, & j'en ai fait faire de l'huile qui valoit mieux que celle que nous faisons avec de mauvaises olives. Il y a aussi des Cantons où il ne manque pas de Négers & de Chataigniers: les chataignes sont petites en bien des endroits, mais généralement les nôtres ne sont guere plus grosses: Il ne faut pas confondre les Marrons avec les chataignes; la grosseur des premiers est la production de l'industrie.

Dans les forêts de l'Amérique méridionale, & dans quelques Iles, on trouve beaucoup de fruits aqueux & rafraichissans. Je ne m'amuserai pas ici à en spécifier le nombre & les qualités, cela me mèneroit plus loin que je ne veux aller. On ne doit assurément pas douter que, quand le terrain de la Germanie étoit sans culture, il ne fût incomparablement plus mauvais que le plus mauvais de l'Amérique: il n'y avoit que du gland, des Pomes sauvages & des Pignons: mais alors cette partie de l'Europe n'étoit presque pas habitée, si non par quelques chasseurs qui ne vivoient que de gibier; & ce ne sont

assurément pas ces chasseurs qui sont les peres des premiers Germains. La population ne s'y est faite que des colons gaulois qui sont venus s'y établir en apportant avec eux les productions de leur climat : les Gaules, quelques Siecles auparavant, avoient été dans le même cas ; toutes ses productions étoient exotiques, elles y furent transportées de l'Asie, de l'étrurie &c. mais il ne faut pas croire que ces productions étoient aussi bonnes & que le terrain étoit aussi fertile, il y a douze à quinze siecles seulement qu'aujourd'hui : ce n'a été qu'à force de culture qu'on y est parvenu ; par exemple depuis vingt cinq à trente ans on a rendu les vins de Bourgogne & de Champagne infiniment meilleurs qu'ils n'étoient. Il en fera de même en Amérique ; & dans la suite des tems, on y trouvera ainsi qu'en Europe, des Cantons favorables à toutes sortes de productions, même pour la vigne.

C'étoit une opinion reçüe il y a deux milles ans, & cette opinion est vraisemblable, que les premiers Bretons & Germains étoient enfans des gaulois, & que les premiers Germains étoient les peres des premiers Danois & Suédois : Ainsi, tous ces pays, comme je l'ai déjà dit, ne se sont peuplés dès les premiers tems que peu à peu & par Colonies, comme les gaulois avoient été peuplés elles-mêmes par les Asiati-ques, les Grecs, les Etrusques &c. mais je doute que du tems de Tacite toute l'Europe aît été aussi peuplée que l'Amérique lorsqu'on en fit la découverte, proportion gardée à la grandeur du terrain, & à l'État sauvage de ses peuples. Il n'en est pas de mé-

me de l'Amérique: tout y étoit Indigene, hommes, animaux & végétaux. De bons Calculateurs se font occupés à faire le dénombrement des différentes Nations connues & de celles que l'on ne connoît que par le rapport des uns & des autres: ils ont trouvé qu'on pouvoit compter quatre vingt dix millions d'Indigenes, & qu'il y en avoit le double avant que les Européens eussent mis les pieds en Amérique. Cette population, eu égard au pays & à la vie agreste de ses peuples, étoit suffisante pour que les peuples y pussent vivre commodément dans cet État: plus nombreux les peuples y eussent vécu plus difficilement.

Qu'un déluge postérieur à celui de Noé ait été cause que les peuples de l'Amérique sont restés plus longtems dans l'État sauvage, cela ne paroît pas vraisemblable; & cette raison n'en seroit pas une pour dire que tout a dégénéré, pas plus que l'Asie, après le déluge de Deucalion. Quelques parties de terrein en auront sans doute été gâtées; Et une infinité d'hommes & d'animaux y auront péri; cela est indubitable.

L'Auteur des Recherches philosophiques, dit que le bois de chêne n'a pas de dureté en Amérique: il peut y en avoir de cette qualité comme il y en a en Europe: mais s'il a voulu insinuer par là, que tous les bois étoient tendres & poreux en Amérique, il s'est bien trompé: le bois de Campeche, ou de Brésil qu'on transporte en Europe pour les tenitures, est presque aussi dur que le fer; & il y en a une infinité d'autres especes qui le sont autant: le foyard & le létre y sont

aussi compacts qu'en Europe, & leurs racines ne courent pas sur la superficie de la terre, mais s'enfoncent bien profondément, de quoi se plaignent les Colons, parcequ'ils ont beaucoup de peine à les déraciner en défrichant.

J'ai vû des arbres en Amérique d'une grosseur montrueuse; j'ai oublié le nom de l'espece, mais j'en mesurai un qui avoit dix sept pieds de diametre; les branches de ces arbres retombent en bas en forme de voûte, reprennent racine, remontent en haut, puis retombent en bas, cinquante à soixante fois successivement, en sorte qu'il y en a qui ont une demi-lieuë de circonférence.

CHAPITRE V.

La facilité qu'ont eue les Américains de se procurer les choses nécessaires à leur nourriture & à leurs vêtements, les à retenus dans la vie sauvage.

Quand Mr. de Montesquieux a dit que la facilité de se procurer la Nourriture avoit retenu les Américains dans un État sauvage, il n'a pas dit une absurdité, comme le prétend l'auteur des Recherches philosophiques, qui n'étoit assurément pas aussi bien informé que ce grand homme, le quel peut bien s'être quelques fois trompé, parcequ'il n'y a pas d'homme infallible; mais dont peut dire avec justice qu'il étoit le moins faillible de tous.

La quantité immense de gibier de toute espece qu'il y avoit autre fois dans cet hémisphere fournis-

soit la nourriture aux hommes avec abondance, & des peaux pour se vêtir; les Rivieres & les lacs y font très poissonneux & les productions végétales fournissent au reste, & d'autant plus aisément à ceux qui savoient se choisir un bon terrain: alors ils s'y maintenoient quelques années, au bout des quelles ils changeoient, pour donner le tems au Canton qu'ils quittoient de repeupler; ces changemens d'un endroit à l'autre, font causes des guerres perpétuelles que les Nations sauvages ont entr'elles, au Sujet des districts qu'elles avoient déjà occupés & dont elles prétendent la propriété quand d'autres veulent s'en emparer. Voilà une des causes pourquoi l'Amérique n'a jamais été trop peuplée.

On reproche aux sauvages les guerres continuelles qu'ils se font, comme si les Européens n'étoient pas plus sauvages qu'eux à cet égard: Mr. de P. a beau dire que l'intérêt d'un seul dérange l'Equilibre & l'union générale; que les loix, qui peuvent réprimer & contenir la multitude, ne peuvent par une impuissance singuliere contenir cinq à six tirans avides & orgueilleux; de quelques sources que découlent les dissensions des Européens, ils n'ont aucun reproche à faire aux Sauvages là-dessus, que ceux ci ne puissent leur faire.

Un terrain qui n'a jamais été cultivé est dans un État sauvage; l'État sauvage est l'enfance de la Nature, & non pas sa décrépitude dégénératrice comme le prétend l'auteur des Recherches philosophiques.

Un terrain quelconque, restera inculte en raison de ce qu'il produira naturellement les choses nécessaires à la vie des hommes qui l'occupent.

La grande population, est la mere de la nécessité & celle de l'industrie; l'industrie ne fera de progrès qu'en raison des besoins des Individus, & ces besoins seront toujours relatifs aux climats, aux tempéramens de la nature des hommes, au plus ou au moins de délicatesse de leurs sens, de leurs organes, de leur façon de penser, de leur esprit plus ou moins développé: chez les uns, les besoins se réduiront au seul physique, tandis que d'autres d'un tempérament plus sensuel, plus délicat, s'en formeront tous les jours de nouveaux, & ceux-ci me paroissent bien plus malheureux que les autres.

Lorsque les Suédois, dit Mr. Müller dans sa description de la Sibérie, remontroient aux Sibériens qu'ils vivoient comme des bêtes, la réponse de ceux-ci étoit que leurs peres avoient vécu de tout tems de cette façon, & qu'ils vouloient en faire de même. A l'égard du présent, disoient ils, nous voyons beaucoup de Russes qui non-obstant les peines qu'ils se donnent, malgré qu'ils s'épuisent à force de travail, & qu'ils prétendent avoir une Religion toute divine, ne laissent pas que d'être plus malheureux que nous: Pour ce qui est du futur, cela est si incertain, que nous nous en rapportons aux soins de nôtre Créateur: nous avons peu de besoins; la Nature y fournit, & nous savons nous en contenter.

Voilà la façon de penser de tous les Sauvages; cependant ceux de Sibérie menent une vie bien plus

misérable que ceux de l'Amérique, soit pour le physique, soit pour le moral: ils sont peu sensibles aux maux & aux peines, & les Sibériennes enfantent sans douleur ainsi que les Américaines: donc la Nature a aussi bien dégénéré en Sibérie qu'en Amérique: mais il y a bien d'autres peuples sur la terre qui sont dans ce cas.

Mr. de P. dit que les Sibériens ont eu l'esprit d'aprivoiser des Renes, mais non pas les Canadiens; il veut absolument faire passer les Américains pour des bêtes; mais assurément ce n'est pas ignorance de leur part, c'est qu'il n'en ont pas besoin: cela est si vrai, que beaucoup de sauvages élèvent des cochons, des bœufs, des vaches &c. ainsi que je le dirai ci-après; mais ils ne boivent pas de lait comme les Sibériens; comme Eux ils n'ont pas besoin d'avoir des animaux domestiques pour faire les corvées & traîner les voitures de leurs maîtres; car il ne faut pas croire que tous les Sauvages de Sibérie ont des Renes privées autant que ceux qui sont sur les grandes routes; ce sont les Russes qui les y ont obligés.

Ces Sibériens que Mr. de P. veut élever au dessus des Américains, ne savent pas plus lire & écrire qu'eux: le plus grand commerce qu'ils font avec les Russes, est d'échanger des pelleteries contre de l'eau de vie, écueil de tous les sauvages, des ustencilles de ménage, des haches &c. & quand ils prennent quelque chose à crédit, ils se font des marques sur les mains, & montrent ces marques à leurs créanciers pour les distinguer des autres; ils ne les effacent que quand ils ont payé.

Quelques tentatives que l'on ait faites pour les instruire dans la Religion chrétienne, on n'a jamais pû y parvenir; ils ne descendent pas plus d'Adam & d'Eve, que les Américains.

Il ne faut pas écrire que les Canadiens soient obligés de faire cent lieues pour tuer un Caribou, comme le dit l'auteur des Recherches philosophiques, qui outre toujours les choses quand il s'agit de faire dégénérer; la vérité est que le gibier est beaucoup plus rare aujourd'hui parmi les Nations qui sont dans le voisinage des Européens, qu'il n'étoit avant la découverte de l'Amérique, à cause du grand commerce de pelleteries que les Sauvages font avec les marchands colons; car avant leur venue dans cet Hémisphère, ils n'en tuoient qu'autant qu'ils en avoient besoin: moyennant quoi ils étoient toujours dans l'abondance: mais dans les cantons où le gibier devient plus rare, les Sauvages commencent à élever des bêtes & à cultiver d'avantage. Certains Philosophes font sonner bien haut, le bonheur des peuples civilisés; ils ne réfléchissent pas que ce bonheur est concentré dans un très petit nombre d'hommes qui en jouissent aux dépens de celui du plus grand nombre. Que ces Philosophes sortent de leur cabinet, qu'ils aillent faire un tour de promenade en Amérique; qu'ils parcourent ensuite les Campagnes de la plus grande partie de nôtre hémisphère, habitées par ces peuples qu'on appelle policés: si leurs cœurs sont sensibles à la pitié, ils saigneront à l'aspect de la misère des trois quarts des individus qu'ils y verront, & ils leur souhaiteront volontiers le bonheur & la

bonne chere des Sauvages de l'Amérique. L'exemple des malheureux Péruviens & Mexicains, qui vivent sous la Tyrannie des Espagnols, a donné tant d'horreur à la plûpart des Sauvages, pour ce qu'on appelle société policée, que je doute qu'on puisse jamais les y réunir tout-à-fait: ce n'est pas la stupidité ni l'indolence comme le dit Mr. de P. qui les en éloigne: c'est la barbarie de ces Européens, qu'on dit être si civilisés, si doux & si chrétiens: mais je reviendrai ailleurs sur cette matiere.

Ce ne sont pas la stérilité & la pauvreté du terrain, qui retiennent les hommes dans la vie sauvage: le terrain de la Chine est généralement très mauvais, il n'y a pas même de bonne eau à boire dans tout ce vaste Empire: & assurément les Chinois ont quitté la vie sauvage depuis quelques années: j'osera même croire qu'ils sont les plus anciens peuples policés de l'univers, sans même en excepter les indous: la grande population, c'est-à-dire, la nécessité a rendu la Chine fertile à force de culture; il n'y a pas un coin de terre qui ne soit cultivé.

On ignorera toujours, quoiqu'en dise l'auteur des Recherches phisosophiques, si la Société a été établie infiniment plutôt, dans des pays tempérés & riches en végétaux, que dans des pays ingrats & dont le Sol est aussi mauvais qu'à la Chine; mais il y a apparence qu'elle a commencé plutôt dans les seconds, que dans les premiers. Les Indes & une partie de l'Asie méridionale qu'il donne pour exemple, ont été sans doute très fertiles en fruits; mais peu en bestiaux & en gibier: aussi les Rhizo-

phages doivent avoir été des Sauvages d'une autre espece, naturellement plus tranquilles que les chasseurs; mais aussi très paresseux & très stupides, puisque leurs descendans sont l'un & l'autre.

Ce ne sont pas les Indiens qui ont transplanté leurs fruits en Egypte; ce sont les Egyptiens eux-mêmes qui ont fait des courses dans les Indes, pour enlever le sable d'or que le gange charioit alors; Et sous Sésostris, quand l'Egypte étoit déjà un état policé, peut-être que les Indes ne contenoient que des peuplades de Sauvages Mangeurs de Bannanes & de Courges.

Tout ce que l'on a dit de l'antiquité de la police des Indous est sans preuve; il n'y en a aucun monument existant, si non les écrits qu'on nomme le Vedam, le Zends, le Shaftah &c. dont on ne connoît pas la date, & qui contiennent des réflexions contemplatives, qui peuvent fort bien avoir été traduites d'une autre langue.

Les villes & les habitations des Indes sont de boue & de roseaux, excepté celles que les Tartares mongols leurs vainqueurs ont bâties. Les Descendans des anciens Indiens sont des bêtes brutes, qui vivent dans la dernière misere & dans une indolence extrême: c'est vraiment dans ce pays que regne dans toute sa gloire l'insensibilité, que certains rêveurs ont voulu faire passer pour de la Philosophie. Quels Philosophes que les Brachmanes & les Santons!

Si Sésostris, Sémiramis, Cyrus, Alexandre &c. ont été les dévastateurs des Indes, cela n'a rien d'extraordi-

traordinaire; Les motifs qui les ont fait agir sont les mêmes que ceux qui ont attiré les Brigands Espagnols au Pérou; la Soif de l'or.

Il est à remarquer que le Gange charioit jadis une grande quantité de Sable d'or (peut être y avoit-il des mines aussi;) qui étoit l'objet de la convoitise des étrangers qui ont défolé ses bords: aujourd'hui il n'en charie presque plus; mais l'Inde est le gouffre où va s'engloutir tout l'or du Pérou. Un tems viendra que ces sources d'or tariront à leur tour, & je me laisserois volontiers couper la phalange d'un doigt & même plus, si ce Sacrifice avoit la vertu de les faire tarir en vingt quatre heures.

CHAPITRE VI.

Des Qualités physiques & morales des Sauvages de l'Amérique.

Les hommes en Amérique n'avoient pas plus dégénééré au tems de la découverte, que le Sol du terrain qu'ils occupoient; mais leur esprit & leur industrie ne s'étendoient pas au de là de la Sphere de leurs besoins; & ils en avoient peu, de besoins.

Il ne faut qu'un grand, ou un méchant homme pour changer toute la constitution sociale de sa nation; & la nation plus imbécile est celle qui se laisse conduire par les opinions étrangères quand ces opinions sont contraires à la raison & au bonheur des individus. Foe fut le Législateur des Chinois, & les

opinions de ce philosophe étoient analogues au tempérament & à la façon de penser des peuples de la Chine. Le premier Inca du Pérou, que l'on appellera si l'on veut Mango-Capac, rassembla des peuples sauvages & dispersés & leur dicta des loix : les besoins, le hazard & les circonstances réunies ont formé les Sociétés & ont fait faire des progrès à l'industrie humaine.

Le terrain du Pérou & du Mexique est généralement mauvais & montueux, des hommes sauvages ne pouvoient y vivre que difficilement : l'industrie d'un seul les rassembla en société & leur enseigna l'agriculture. Voilà les raisons pour quoi cette partie de l'Amérique s'est plutôt policée que les autres, qui étoient meilleures & qui fournissoient plus abondamment la nourriture à ceux qui les occupoient.

Mais avant que de parler de l'industrie des Américains, examinons leur tempérament. Je serai souvent obligé de parler physique, puis morale, & puis morale & physique, parceque Mr. de P. a fait un mélange de ces deux qualités dans ses recherches philosophiques, par ses répétitions continuelles, quoi qu'il les ait divisées par Chapitres ; & je ne me donnerai assurément pas la peine de les arranger ici plus géométriquement ; je suis d'ailleurs un peu sauvage dans mes goûts, quoique d'un naturel doux dans mes opinions ; car quand on me soutient qu'une chose est blanche, quoi qu'elle soit noire, je dis toujours vous avez raison, plutôt que de disputer ; & c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre avec les opiniâtres.

Les Sauvages de l'Amérique sont généralement bienfaits, de la taille des Européens, Swelts, & les Contours de leurs membres bien dessinés; ils ont la démarche noble & l'air riant, quand ils ne sont pas en colere; la physionomie de la plupart est rude, puisqu'assurément ils ne ménagent pas leur teint; d'ailleurs la peinture dont ils se barbouillent, défigure la nature & la rend bien différente de ce qu'elle est à nud; mais ils sont nécessairement obligés de se barbouiller, ainsi que le feroient les Italiens s'ils alloient tout nuds; car il y a, proportion gardée, autant d'insectes en Italie qu'en Amérique, & je ne vois pas que Mr. de P. ait lieu de tant crier contre les mouches de l'Amérique, qui ne l'ont d'ailleurs jamais piqué.

L'Italie, dis-je encore une fois, que les Européens regardent comme la terre promise & qui est peuplée depuis bien des siècles, est remplie de mouches de toutes les especes, de cousins, de mosquites, de maringouin &c. qui tourmentent les hommes & les bêtes; Et combien de reptiles vénimeux n'y a-t-il pas aussi, comme des Scorpions, des Viperes &c. peu monstrueux à la vérité; mais qui ne laissent pas que d'être plus dangereux qu'un gros serpent, qu'on peut appercevoir & éviter, tandis que l'autre se cache dans l'herbe ou sous la feuille, & insinue souvent son poison sans qu'on s'en apperçoive: qu'on lise d'ailleurs l'histoire naturelle de l'Afrique; on verra que la quantité des reptiles vénimeux y est pour le moins aussi considérable qu'en Amérique: il en est de même des plantes vénimeuses, qui croissent

plus dans les bons terrains que dans les mauvais : d'ailleurs les poisons ne font pas toujours des poisons.

Après cette petite digression je reviens aux Sauvages Américains.

Les jeunes gens, qui ont peu fatigué, ont une physionomie fraîche & revenante; ils sont vifs, enjoués, & ne respirent que la danse, sur tout ceux qui fréquentent les françois, qui sont de tous les Européens ceux qu'ils aiment le mieux, parceque leur humeur légère & enjouée sympathise avec celle des Sauvages.

Passé l'âge de quarante ans, ils deviennent plus sérieux & le deviennent encore d'avantage à quatre-vingts ans, âge qui est fort commun parmi eux, quoique ce soient des hommes dégénérés; mais rien n'est plus admirable qu'un vieillard Sauvage; leurs sentences & la morale qu'ils débitent continuellement aux jeunes, valent celles d'Épictète; & Dom Pernety a eu raison de dire, que parmi les Sauvages il y avoit des philosophes stoïciens; j'en ai connu qui valoient Carnéade, & qui n'avoient pas ses fanfaronnades.

Les Sauvages sont des hommes robustes: & si l'on considère que les poumons sont le principe de la vie, il n'y a pas d'hommes au monde qui en ayent plus qu'eux: leur vue est très perçante, & beaucoup meilleure que celle des Européens, ce qui prouve que le genre nerveux est bien constitué; ce qui prouve encore que leurs nerfs ne sont pas affoiblis, c'est qu'un Sauvage peut faire vingt-cinq lieues par jour,

en continuant sa route pendant six semaines avec un fardeau de cent livres sur le corps, qui consiste en pelleterie ou autre chose. Deux à trois cens lieues font une promenade pour eux: Ils ont des jarêts plus forts que ceux de nos chevaux. Je vais citer un exemple, qui n'est assurément pas un conte fait à plaisir. Un Officier anglois ayant été blessé dans un détachement, deux Sauvages Hurons s'offrirent de le transporter à Philadelphie: Cet Officier étoit leur ami, & il accepta leur offre. Ils partirent de l'endroit où le fleuve St. Laurent forme vis-à-vis Quebec la riviere qu'on appelle de la Chaudiere, qui se jette dans la Baye de Quinibeky. Ils arrivèrent en treize jours à Philadelphie: il y a cent cinquante milles d'Allemagne en droite ligne, ce qui fait près de douze milles par jour. Cependant leur charge étoit considérable. Un grand bateau d'osier recouvert de cuir graissé, qui pesoit au de là de soixante livres, dans le quel le Blessé étoit couché sur des peaux, il y avoit en outre trois fusils & une petite provision, & l'équipage qui étoit peu de chose à la vérité; mais le tout pouvoit bien assurément peser deux cens vingt livres au moins, qui jointes à la pesanteur du bateau faisoient deux cens quatre vingt livres: mais pour ne rien exagérer, je mets le poids total à deux cens cinquante ou soixante livres. Les deux Sauvages mirent des liens au deux extrémités du bateau, à travers des quels ils firent passer un Soliveau, dont les bouts qui posoient sur les épaules étoient bien garnis de peaux afin qu'ils ne se blessassent pas: par tout où ils rencontroient des lacs & des rivieres à traverser,

ils n'étoient pas arrêtés. De tels hommes ont-ils donc dégénéré? je doute que les meilleurs chrocheteurs de l'Europe puissent en faire autant.

CHAPITRE VII.

Continuation du précédent; & Polissonneries philosophiques.

L'Auteur des Recherches philosophiques, ayant agité des matieres un peu sales; il est nécessaire pour les réfuter de parler le même langage: mais ce Chapitre fini, je jetterai ma plume au feu pour en prendre une neuve.

Le Sexe sauvage n'est assurément pas dans un aussi affreux mépris qu'il le prétend, & la nature ne leur a pas refusé, à toutes, les charmes de la beauté: Il y en a de laides & de jolies; leur défaut en général est de devenir grasses quand elles approchent les quarante ans: avant cet âge, elles ne sont ni grasses ni maigres; leur embonpoint est celui de la santé, car elles ont la chair ferme.

Il n'est pas vrai que les sauvages en général maltraitent leurs femmes: il y a sans doute parmi - eux des brâtaux ainsi qu'ailleurs, & comme il y en avoit, il y a un demi siecle, en Russie où la plûpart des femmes ne croyoient être véritablement aimées de de leurs Maris, que quand ils les régaloient à coups de bâtons. Les Russes avoient-ils dégénéré avant Pierre I. Non, ils étoient Sauvages, mais peut-être un peu moins que ceux de l'Amérique.

Quant aux écoulemens menstruels des Américaines, je ne dirai pas s'ils sont supprimés; je n'ai pas eu la curiosité de les visiter, ni de le leur demander: je crois qu'il en est à peu près de cela en Amérique, comme en Europe: mais il n'est pas vrai que tous les Sauvages soient polygames; la polygamie n'est en usage que parmi un petit nombre de nations.

Je ne sais pas pourquoi l'Auteur des Recherches philosophiques est surpris de ce que les Américains n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons inceste, qu'ils épousoient leurs plus proches parentes, leurs sœurs; comme s'il n'en avoit pas été de même en Egypte, lorsqu'elle étoit policée & dans l'état le plus brillant de sa gloire; & comme si les Européens n'épousoient pas les enfans de leurs sœurs, de leurs freres. Presque tous les Tartares épousent aussi leurs sœurs; on dit qu'ils maltraitent & méprisent aussi leurs femmes; mais je crois qu'il en est de cela parmi eux, comme parmi les Américains. Si ces derniers ne connoissent pas leurs femmes lorsqu'elles sont grosses, est-ce donc une marque de manque de tempérament? si je dis que c'est un des principes de leur morale, Mr. de P. n'en croira rien. Cependant j'ai vû réprimander par les anciens, un jeune Illinois qui s'étoit trouvé dans ce cas; il blessa sa femme, qui accoucha d'un enfant mort: je demande si en cela les Européens ne sont pas plus sauvages & plus brutaux que les Américains. Au reste l'Auteur des Recherches philosophiques auroit dû réfléchir, que si les Sauvages étoient tous polygames, comme il le dit, ils pourroient fort bien se passer d'une femme enceinte,

tandis qu'ils en ont d'autres qui ne le sont pas. Que la pédérastie ait été en vogue en Amérique, avant l'arrivée des Espagnols, cela ne me surprendroit pas: cette faute d'Orthographe de la Nature humaine est connue de toutes les nations, même plus de celles que nous appellons policées, que des Sauvages: mais Mr. de P. auroit dû faire attention à une chose; c'est qu'il n'y a guere que les tempéraments chauds, lubriques & même vigoureux qui soient dans ce cas; heureusement pour la propagation de l'espece, je ne crois pas que cette confrerie soit fort nombreuse dans l'un & l'autre hémisphere. Il est ridicule de prétendre, comme le fait cet Auteur, que tous les Américains ont le membre génital petit.

Il en est de cela en Amérique comme en Europe; il y en a de gros, de médiocres, & de petits; & il en est de même des foureaux.

Il prétend encore que les Américaines frottent le membre viril des hommes avec des drogues pour le faire enfler, & cite la relation d'Améric vespuce pour garant: mais cette gentillesse se pratiquoit en Espagne depuis bien des Siecles; que dis-je? les les Dames Romaines la connoissoient. Les Espagnols auront voulu sans doute faire honneur aux Américaines de l'invention; ainsi que de celle des bagues qu'on appelle de la chine, les quelles sont aussi réellement de l'invention des Dames Espagnoles Américanisées.

La premiere Dame de distinction qui en fit présent à son amant s'appelloit Dona Catherina de Ze-

valos; mais elle ne lui procura pas tout le plaisir qu'elle en attendoit, puisque peu de tems après son mari fut informé de ses intrigues & lui fit prendre un bon *Chocolat*.

On se servoit en Espagne & en Italie d'une corde de boyau froncée & repliée en plusieurs doubles, & c'étoit avec cette bague qu'on donnoit aux Dames l'*Infuocata picola*, & c'est sans doute ce qui aura donné l'Idée aux Dames Espagnoles Américanisées de se servir de la résine, dont on fait ces bagues. Mr. de P. pourra s'instruire amplement de tout ceci dans un livre qui a pour titre *Bréviaire des Courtisanes* traduit de l'Italien de Bernardo Bérettini, à Lyon 1700, sans nom d'Imprimeur: je l'ai vu dans la Bibliothèque des Jésuites d'Avignon; il y sera peut-être encore.

Parcequ'il y a quelques Sauvages qui ont du lait dans les Mamelles, s'ensuit-il donc qu'ils sont tous des nourrices? mais Mr. de P. voudroit insinuer par là que tous les Sauvages sont efféminés, d'un tempérament lâche & foible: ignore-t-il donc qu'un grand nombre d'hommes en Europe, ont aussi ce qu'on appelle du lait dans les mamelles?

J'ai connu particulièrement un grand homme; un des plus grands favoris de Mars & de Vénus, un Hercule pour la force & la taille, en un mot, celui à qui une aimable duchesse disoit, mon cher ****. le treizieme, comme aux petits pâtés.

Ce Héros, dis-je, avoit beaucoup de cette matiere laiteuse dans les mamelles; & moi même, n'en déplaise à cet auteur, moi qui ne suis pas un cha-

pon ou une femme, j'en ai eu pendant fort long-tems.

Il est prouvé, dit-il encore, que l'usage immodéré des femmes, n'est pas contraire au développement de l'esprit, tandis que la castration lui est manifestement nuisible & ne produit que des hommes pu-
sillanimes, indolens, sans vivacité, dont l'ame est autant dégradée que le corps: mais à quoi bon ces réflexions? Mr. le Rechercheur a-t-il trouvé que les Américains étoient sans oreilles? il auroit tout au plus pû dire, qu'elles ne sont pas aussi chaudes que les siennes: & s'ensuit-il pour cela que tous ceux qui ont perdu leurs oreilles soient des Sots? on compte plus d'un Narzes: Purpurino qui a perdu les siennes, n'est pas un *Coyon* ni un imbécile; souvent il est un Héros.

L'esprit & la vigueur des hommes qui ont fait un usage immodéré des femmes, sont comme leurs nerfs, lâches & sans force, quand ils se sont épuisés: nous n'en avons aujourd'hui que trop d'exemples dans toute l'Europe: mais le tempérament naturel de la plupart des Sauvages ne les expose pas à de pareils malheurs. Il est uniforme chez eux; point de ces élancements fougueux que nous appellons amour impétueux, ne troublent leurs sens. Il ne sont assurément point insensibles aux plaisirs de l'amour; mais ces plaisirs, qui sont les tourmens des Européens, sont chez eux un délassement, un besoin de la nature, & non un travail brutal.

Je me rappelle avec plaisir (Pardon à la Philosophie!) les momens délicieux que j'ai passés avec une

jeune Illinoise, qui bien loin d'être insatiable, comme Mr. de P. voudroit insinuer que les Américaines le font, me disoit avec douceur; *O mon petit guerrier, tu te feras malade, & tu ne vaudras plus rien pour la guerre.*

Je doute que beaucoup d'Européennes aient eu autant de modération: cet Auteur pourroit peut-être dire, que celle-là avoit peu de tempérament. il se tromperoit; mais les passions des Sauvages ne maîtrisent pas leur raison, & ils n'ont pas dégénéré pour cela.

Au reste, il y a des hommes de toute sorte de tempéraments, chez les hommes en Amérique comme en Europe, & j'ai connu des Sauvages qui l'avoient très chaud, très amoureux & même très jaloux. J'ai eu trois sauvages Soldats dans ma Compagnie; deux Iroquois & un Huron: celui-ci étoit marié, & je n'aurois conseillé à personne de compter fleurette à sa femme. Quelques-uns de ces Sauvages se sont engagés pendant la dernière guerre dans des Régimens françois, ou anglois; leurs conditions étoient ordinairement, qu'ils feroient la guerre pendant quinze lunes: qu'au bout de ce temps, on leur laisseroit pour récompense le fusil avec sa Bayonnette, & quelques livres de poudre & de plomb.

Quand Zarate a dit que plus de cinq mille femmes sont Venues se prostituer aux vainqueurs sur le champ de Bataille de Caxamalca, il a outré le fait. La vérité est qu'une multitude de femmes vinrent se jeter aux pieds de ces scélérats, & leur offrir leurs coliers & leurs bracelets; ces monstres assuré-

ment peuvent bien avoir abusé des plus jolies : mais pour les trois cens concubines de Linca, cela ne seroit pas surprenant ; ces victimes de la volupté d'un seul, se livreront toujours volontiers, entre les bras des premiers hommes qui voudront les recevoir ; & je suis persuadé, que si les Russes aujourd'hui faisoient main basse sur le Harem du grand Seigneur, les femmes qu'il renferme, ne leur seroient assurément pas cruelles.

Si quelques Américaines témoignèrent de l'attachement aux Européens, ce n'est pas que toutes les femmes se soient prostituées à ces Canailles ; les vices de quelques particuliers ne sont pas ceux de toute une Nation : beaucoup de femmes Espagnoles & Italiennes aiment mieux les François que les hommes de leur propre pays ; & nous avons plusieurs exemples, qu'une femme dans les transports de l'amour sacrifieroit l'Etat à son amant, si elle en avoit le pouvoir.

Au reste les Américaines Indigenes sont des vestales en comparaison des femmes Espagnoles Américanisées les quelles menent la vie la plus licencieuse & la plus débordée.

A l'égard des Amazones & des Hermaphrodites je n'en ai point vû en Amérique : je fais seulement que certaines Nations sauvages punissent ceux qui refusent d'aller à la guerre ou qui désertent de la troupe pendant l'Action, en les habillant en femmes & en les faisant servir aux fonctions les plus basses de l'habitation.

CHAPITRE VIII.

Source du mal Vénérien & de plusieurs autres maladies qui affligent la Nature humaine. De l'antropophagie. Des tourmens que les Sauvages font souffrir à certains prisonniers: qu'ils ne sont pas naturellement insensibles.

Lister & beaucoup d'autres ont été dans l'erreur quand ils ont attribué l'origine du mal vénérien à la morsure d'un serpent ou de quelque bête vénémeuse.

La nourriture que les Américains faisoient des animaux qu'ils avoient tués avec des flèches empoisonnées, est la véritable source de ce mal. La lepre, qui est la sœur de la vérole, n'a pas été apportée en Europe par les croisés, ainsi qu'on le prétend: elle y étoit très ancienne, & elle n'a non plus d'autre origine que dans la nourriture que la plupart des Gaulois faisoient des animaux qu'ils avoient tués avec des flèches envénimées, & la différence des poisons de l'Amérique & de l'Europe à aussi différencié les symptomes de la vérole & de la lépre.

Mr. de P. dit qu'il n'y a aucun danger de manger du gibier tué avec des flèches envénimées dont toute l'action se borne à figer le sang, & que les Européens établis aux Indes occidentales ne s'en font aucun scrupule; que depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal-trouvé.

Personne assurément n'en est mort tout de suite; mais un Européen sensé & instruit, se gardera

bien d'en manger: j'ai vû à Ste Lucie, que quand des Caraïbes venoient vendre du gibier, plusieurs personnes n'en vouloient point, s'il n'avoit été tué avec des armes à feu, ou avec des flèches qui n'étoient pas empoisonnées: c'est de Mr. Hewit Chirurgien anglois, que je tiens que la vérole n'a d'autre origine, que de s'être nourri de la chair des animaux, qui avoient été tués avec des flèches envénimées; il avoit fait plusieurs expériences pour s'en assurer, & effectivement il ne faut pas être grand Docteur pour être convaincu, qu'une pareille nourriture, sur tout quaud elle est habituelle, ne peut qu'être très pernicieuse; d'autant plus, que l'animal qui a été tué ainsi, exhale une puanteur insupportable, cinq à six heures après, & tombe en pourriture du jour au Lendemain; au lieu qu'on peut garder cinq-à-six jours, celui qui a été tué avec des armes à feu. Qu'on juge après cela, si, quand les Caraïbes se nourrissoient d'hommes tués avec les flèches, le virus n'en devoit pas être plus actif & plus pestilenciel?

Les chiens du Pérou ont aussi hérité la vérole de Mrs. leurs ancêtres, qui s'étoient nourris de cadavres vérolés.

La plûpart des maladies, qui affligent l'humanité, ne proviennent que des nourritures mal-saines & pernicieuses qui corrompent la masse du sang, & cette corruption se perpétue de génération en génération; les Personnes, par exemples, qui se nourrissent habituellement du sang & des entrailles des animaux, engendreront des enfans, qui naîtront avec

les écrouelles; les Tartares qui ont fait des incursions en Pologne, ont communiqué la Plica aux Polonois, c'est-à-dire, à ceux qui sont nés des femmes avec qui ils avoient eu à faire, & ceux-ci l'ont communiquée à d'autres.

Ces Tartares, qui ont presque tous la plica, ne se nourrissent que du sang des chevaux, qu'ils tuent après les avoir bien fait courir & outrés de fatigues; ils mangent leur chair cruë & corrompuë, & boivent du lait de jument aigri; ces Barbares meurent la plupart en détail, les membres leur tombent de nourriture les uns après les autres.

Il y a des années que les seigles contractent une maladie, qui est quelque fois très dangereuse à ceux qui en mangent du pain: on attribue à cette cause la Peste noire qui désola tout le nord de l'Europe.

Le sang des animaux, le Porc-frais dans plusieurs climats de l'Asie, donnent la galle à ceux qui s'en nourrissent. Cette nourriture a été défendue aux Juifs, & à plusieurs Nations asiatiques par la loi, qui n'est qu'une police.

Je crois, que s'il étoit possible de savoir l'endroit où la petite vérole s'est déclarée pour la première fois, on connoitroit qu'elle n'a d'autre source qu'une certaine nourriture qui aura vicié le sang.

L'anthropophagie des Américains se réduit à très peu de chose aujourd'hui; elle n'a d'autre motif que de consacrer les prisonniers au Dieu de la guerre, c'est le *Te-Deum* des Sauvages, & chacun dans la cérémonie, n'a souvent pas une demi-once de chair pour sa part.

Ils ne mangent ni femmes ni filles, non pas parceque leur chair est moins bonne que celle des hommes; au contraire, ils disent qu'elle seroit plus délicate; mais parcequ'ils ne regardent pas le sexe comme ennemi; & si les chiens Espagnols ont refusé d'attaquer des femmes, cela n'est pas plus surprenant que de ce que les Lyons d'Afrique n'attaquent jamais une femme, surtout si elle a le sein découvert; au contraire ils se laissent souvent battre à coups de bâton par elles, quand ils approchent des habitations pour marauder.

On ne trouve aujourd'hui de vrais antropophages qu'en Afrique. Me promenant un jour dans l'Isle d'Antigoa, je vis trois negres attachés à des arbres, qu'un Colon faisoit étriller à coups de fouëts; je demandai la raison de cette inhumanité: on me dit qu'un de leurs Camarades étant malade, ils l'avoient assommé, rôti, & mangé dans un bois voisin; que même l'un, qui étoit le frere du mort, avoit donné le premier coup afin de lui épargner les souffrances de la maladie; & c'est ainsi, dirent-ils, qu'on en agissoit dans leur pays: on nomme ces Negres Azincos; ils sont voisins du Congo, & chassent après les autres Negres pour les manger, comme nous chassons après les sangliers: ils vendent publiquement la chair de ceux qu'ils ont tués: mais il n'est pas vrai qu'ils se mangent les uns les autres, comme l'on débité quelques Rélateurs: une pareille société est un être de raison, elle ne pourroit pas subsister vingt quatre heures.

Les tourmens que les Sauvages font quelquefois souffrir aux prisonniers qu'ils ont faits sur une Nation qui les a incendiés, massacré leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils étoient à la chasse, n'ont rien qui doivent surprendre; non plus que l'insensibilité de quelques-uns, quand on saura que ces prétendus tourmens ont souvent plus d'appareil que de réalité; puisqu'ils donnent quelquefois ce qu'ils appellent le breuvage de la mort au patient, lequel est composé de suc de certaines plantes, qui leur engourdissent tous les sens & les rendent insensibles; mais il y en a à qui on ne donne pas le breuvage; alors ils crient comme des enragés.

Il y a quelques années qu'on donna à Barcelone la question extraordinaire la plus rude à un Soldat, sans qu'il ressentit la moindre douleur: le secret qui le rendoit insensible est très simple, mais on n'a pas voulu le rendre public.

D'ailleurs les Sauvages ne sont assurément pas insensibles, & j'en ai oui crier bien fort de la douleur qu'ils ressentoient, quand ils s'étoient planté dans les pieds des chauffe-trapes, qu'on avoit semées dans les fossés de quelques redoutes.

C'est une puérité que de dire qu'ils ne se débattent presque point en mourant; les Européens se débattent-ils donc beaucoup, quand ils sont à l'agonie? à moins qu'ils n'ayent la fièvre chaude, la plupart meurent assez tranquillement; & quand nos Militaires sont blessés à mort, ils ne font pas des contorsions de Polichinel.

CHAPITRE XI.

Que les Américains ne sont ni lâches ni poltrons.

L'Auteur des Recherches philosophiques dit que les suicides qui sont fréquens chez les Péruviens, prouvent que lâcheté est inhérente en eux, (quoiqu'il ne soit pas encore prouvé que le suicide soit une lâcheté): mais qu'il lise l'histoire de la Chine, il y verra que plusieurs millions d'hommes s'y sont pendus à la dernière révolution: qu'il jette aussi les yeux sur l'histoire du Japon; il y verra que les Japonois sont les plus déterminés suicides qui existent sur la terre. Quand Cortez vint au Mexique, il avoit neuf cens & quelques Brigands aussi déterminés que le sont ordinairement ces monstres, tous couverts de Cottes de Mailles, de Cuirasses & de Casques impénétrables aux flèches, & autres armes blanches. Quarante mille Indiens, de la République de Tlascala, les plus braves de ces Indiens & les plus redoutables ennemis des Mexicains, se joignirent à eux, sans quoi ils n'auroient pas osé pousser jusqu'à Mexico.

La bande de Pizzaro étoit à peu près du même nombre; & ils n'eurent qu'à combattre quelques habitans de la province de Cusco. Tous les Péruviens étoient soulevés contre Atabaliba qui étoit un Usurpateur & le meurtrier de son frere, légitime héritier du Thrône; & ils voyoient sa chute avec plaisir.

Quoiqu'il en soit, ces malheureux peuples furent consternés & détruits par des hommes invulnérables à leurs traits, qui lançoient la foudre, & qu'ils croyoient d'une nature divine ou infernale.

L'Auteur des Recherches philosophiques aura sans doute lu l'Histoire de Charles XII. Roi de Suède. Cinq à six mille Suédois chassoient cent mille Russes couverts de Retranchements; les Russes prenoient les Suédois pour des Sorciers; & l'on connoît encore la belle priere qu'ils adressoient à St. Nicolas, afin qu'il les délivrât des maléfices de ces Sorciers. Que seroit l'empire de Russie aujourd'hui, s'il n'avoit pas été régi par un aussi grand Prince que Pierre premier?

C'auroit été bien pis, si les Russes n'avoient pas eu connoissance de la poudre à Canon, & qu'ils eussent été nus & armés comme les Péruviens? alors mille Suédois & cent Chiens dogues auroient conquis la Russie avec autant de facilité que les Espagnols en ont eu à conquérir le Pérou.

Les Russes avoient-ils donc dégénéré? non; mais alors ils étoient crédules, ignorans, grossiers, sans courage & sans discipline militaire.

Mr. de P. devoit-il ignorer que ce sont les bons Chefs qui font les bons Soldats; qu'une troupe d'hommes mal conduite & sans discipline, quelque nombreuse qu'elle puisse être, s'enfuiera devant l'ennemi, comme un troupeau de moutons devant un loup; & que même en Europe, la bravoure des Armées, est moins un effet de la Nature que celui de l'art.

Nous lisons dans l'Histoire de la Chine, la tragédie de cette fameuse prairie ensanglantée par le Rebelle Littechin en 1640. qui avec une poignée de scélérats comme lui, égorgea en six jours dans le Ho-

nan, six millions d'habitans, qui se laisserent égorger comme des moutons sans se défendre. Or je demande lesquels étoient les plus stupides, de ces Chinois ou des Péruviens.

Les Sauvages Américains aiment plus leur liberté que leur vie, & ils se casseroient plutôt la tête, que d'être Esclaves, je ne dis pas comme les Negres, mais comme nos valets Européens; & je suis surpris que l'Auteur des Recherches philosophiques dise qu'il ne croit pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravée profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins; s'il avoit dit que les Sauvages vivent sans boire ni manger, il n'auroit pas dit une plus grande absurdité. Quoi, combattre pour son terrain, cela ne s'appelle pas combattre pour la liberté? en vérité, c'est vouloir abuser des termes: si quelques pauvres petites Nations ont offert une douzaine de peaux pour qu'on les laissât tranquilles, elles étoient bien plus sensées que les Barbares qui les inquiétoient: au reste ce fait est très douteux, pour ne pas dire faux.

C'est envain que cet Auteur veut faire passer les Sauvages pour des lâches, quand ils sont en guerre avec les François ou les Anglois: ils sont aussi braves que les troupes irrégulières de Hongrie, ils font la petite guerre de même: les embuscades & les surprises sont leur fait, ils ne combattent jamais en bataille rangée vis-à-vis des Européens: ils entendent trop bien leur intérêt pour cela, ils ont assez d'esprit pour sentir que trois à quatre petites Nations n'ayant pas les ressources des Européens seroient bientôt dé-

truites; ils n'ignorent pas que la discipline des Européens les rend supérieurs à eux; & ces pauvres gens savent bien dire, qu'en faisant la guerre contre les François ou les Anglois, ils ont tout à perdre & rien à gagner; que leurs forces n'étant pas égales, ils y suppléent par la ruse & les surprises.

Mais quand ils se font la guerre entr'eux ils se battent à toute outrance? les Iroquois ont détruit depuis peu les Eriés & les Ouatouais: vouloir faire passer des peuples qui sont perpétuellement en guerre pour des lâches, c'est dire que les loups ont peur des moutons. D'ailleurs l'exemple de quelques pauvres Nations qui ont eu le malheur d'avoir les Européens pour voisins, par qui ils sont vexés quelque fois, mais qui ne le sont pas toujours impunément; n'influe en rien sur le général des Sauvages. Il y a des milliers de Nations, au Nord-est & à l'Ouest, avec lesquelles les Européens n'auroient pas beau jeu, & si elles étoient toutes assez amies pour se réunir, il ne seroit bientôt plus question de leurs colonnies: mais ces Nations sont à peu près comme les puissances de l'Europe, qui sont divisées entr'elles par intérêt.

Les Sioux, les Misaurites, les Eokoros, les Ontaganis, les Esenapes, les Padoucas, les Casez &c. &c. tous ces Sauvages sont doux, honnêtes & pour ainsi dire à-demi policés, faisant de belles toiles de coton colorées; nourrissant des bestiaux & même des chevaux; les bœufs ont beaucoup multiplié dans ces endroits: Ils cultivent beaucoup de Maïs, & plusieurs légumes d'Europe, comme pois, fèves &c. J'ai demeuré trois semaines avec les Padoucas, & je

puis assurer que ces gens ne respirent que la gâité. La plupart de ces Nations sauvages ne sont cruelles que parceque les Européens les ont rendus telles; ceux mêmes qui ne connoissent les Espagnols que que par oui-dire, les ont en horreur, & l'effet de ce ressentiment retombe souvent sur d'autres Nations Européennes, ce qui est un grand obstacle à l'établissement du commerce, & à des découvertes. Les Anglois même ouvrent les yeux, ils confessent que leurs compatriotes n'ayant pas toujours agi de bonne foi avec eux, ont attiré dernièrement cette guerre sanglante de leur part, où près de quarante mille personnes de tout âge & de tout sexe ont été massacrées.

Je finirai ce Chapitre en rapportant un Quolibet que l'Auteur des Recherches philosophiques à fait pour prouver la poltronnerie des Américains.

Quelque soit l'excessive présomption, dit-il, qu'ont ces barbares d'eux mêmes, ils reconnoissent secretement la Supériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe: lorsqu'on amena les premiers Américains en France sous la minorité de Charles IX., on observa très bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi qu'ils prirent pour un Indien, parcequ'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblèrent devant les gardes Suisses pourvus d'énormes moustaches; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois, qui s'imaginait que la Fontaine le Fabuliste étoit le prédicateur de Louis XIV. & Pierre Corneille son Ministre d'État, parcequ'il faisoit parler si noblement les Princes dans ses Tragédies.

Qu'est-ce que l'Auteur prétend donc prouver par là, si non qu'il y a des fots en Amérique comme en Hollande. Ces Américains étoient-ils Sauvages, Péruviens ou Mexicains? les premiers ne tremblent pas pour les Mouftaches, & ne connoiffent pas la Majesté & la puiffance des Rois, dont ils n'ont qu'une trop foible idée pour en faire cas.

S'ils étoient des Péruviens ou des Mexicains ils étoient accoutumés à respecter & à craindre leurs Vice-Rois & leurs autres Supérieurs, qu'ils eussent de la barbe, ou non.

Mr. de P. croit-il donc que ces gens étoient assez ignorans pour ne pas savoir que la barbe ne venoit aux Européens qu'à un certain âge: ils en avoient vû des millions en Amérique qui n'en avoient pas encore. J'aurois bien voulu voir par exemple, qu'alors on eût envoyé une douzaine de ces Suiffes en ambassade chez les Iroquois & les Hurons, & que ceux-ci les eussent reçus dans tout leur appareil de guerre, barbouillés comme des Diables, le casse-tête d'une main, l'arc de l'autre; les Cranes & les chevelures de leurs ennemis en guise d'ordre de Chevalerie avec une demi-douzaine de prisonniers à la broche pour les régaler. Je crois que les Mouftaches de nos braves Suiffes auroient blanchi de peur.

CHAPITRE X.

Que les Américains ne font pas des ignorans & des imbécilles qui ne savent pas compter jusqu'à vingt.

Je ne dirai pas comme Mr. Timberlake que les Sauvages font des Cicérons & des Démosthenes;

mais ils ne sont pas non plus si ignorans que Mr. de P. veut les faire.

L'éloquence naturelle est la meilleure, & assurément les Sauvages en ont.

Seroit-ce donc, parcequ'ils ne savent pas manier la hache & la scie, qu'ils ne pourroient s'exprimer avec force: tous les Sauvages ne sont assurément pas habiles dans les arts mécaniques, non plus que tous les Européens ne sont pas des menuisiers ni des maçons: mais il y a des Sauvages qui sont très adroitement tout ce qu'ils voyent faire aux Européens. Il y a sans doute des Cabanes mal construites, comme je l'ai déjà dit; il y en a aussi de fort jolies, bien meublées & tapissées de belles peaux en hiver, & de nattes très fines & bien colorées en été. Il est vrai qu'ils ne connoissent pas nos ordres d'architecture.

Quand l'auteur des recherches philosophiques sur les Américains a dit que les habitans de cet Hémisphère, étant viciés du côté des qualités physiques, l'étoient de même du côté des facultés morales; que la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes; que leur ame avoit perdu à proportion de leur corps; que la nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans dont on n'a encore pû faire des hommes qui sachent penser; quand, dis-je, cet Auteur nous dit toutes ces choses, il ne dit pas la vérité.

Quoi, il voudroit en dépit du bon sens & de l'évidence nous persuader que les Américains n'ont pas même la faculté des bêtes? non seulement ils pen-

sent avec discernement. Mais ils sont encore très capables de discuter les cas les plus épineux, & de prévoir les suites qui pourroient résulter d'une entreprise en s'y prenant de telle ou telle maniere. La prudence qui est si rare parmi les Européens, est, pour ainsi dire, inhérente aux Américains: Il faut voir comment dans leurs conseils ils tournent & retournent les affaires qu'ils ont sur le tapis.

Je vais rapporter ici un fait qui fera connoître si les Sauvages pensent.

Les Anciens de plusieurs Nations ont tenu un congrès pour tâcher d'accommoder les différens qui s'étoient élevés entre les François & les Anglois au sujet des limites de l'Acadie: ces pacificateurs Sauvages & imbécilles, qui ne pensent pas, envoyèrent plusieurs députés à Mrs. de Vaudreuil & Braddock qui proposerent de tirer une ligne de démarcation depuis l'embouchure du *Ristigouché* jusqu'au lac *Kesbeben*, & de là en suivant la riviere, jusqu'à la baye de *Kinibequy*, tout le long de la plage, jusqu'au cap *Cod*.

Rien n'étoit plus sage que cette compensation; mais comme cette dispute entre les François & les Anglois n'étoit qu'un prétexte; ces deux Nations civilisées qui vouloient absolument s'égorger, n'écoutèrent pas les propositions pacifiques des barbares sauvages.

Je pourrois citer plusieurs exemples de l'esprit, de l'intelligence & du bon sens des Sauvages; mais je n'aime pas à faire de gros livres qui contiennent peu de choses. Cependant je vais encore rapporter un fait contre ce que dit Mr. de P. qu'on n'a jamais trouvé dans toute l'étendue du nouveau monde, mal-

gré la grande diversité des Climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre: Il est bien certain qu'on n'y a pas rencontré des Raphaëls, des Newtons, des Lokes, des Montesquieux &c. où d'ailleurs ils auroient été très inutiles. Mais les Sauvages, qui veulent s'appliquer à apprendre quelque chose des arts & des sciences, réussissent assez bien. Heureusement pour eux, il y en a peu qui le veuillent.

J'ai pourtant connu un Sauvage qui s'est distingué & qui l'auroit même été parmi les Européens: il s'appelloit *Louis Gaston Kerby*; apparamment que les Missionnaires qui l'avoient baptisé lui avoient donné le surnom du Duc d'Orléans; quoiqu'il en soit ce Sauvage fils d'un des chefs de la Nation des Illinois, fut mis par son pere entre les mains des Missionnaires de la nouvelle Orléans en 1740. âgé de dix à douze ans: il fit dans ses études des progrès surprenans, dans la Géométrie, la Géographie, la Physique & même la Musique. Sa curiosité étoit insatiable; il lisoit nuit & jour, & lorsqu'il avoit rencontré quelque trait d'histoire curieux, il le traduisoit dans sa langue, pour avoir le plaisir d'en régaler ses parens quand il les alloit voir, qui tous assis au tour de lui, l'écoutoient bouches béantes, oreilles ouvertes & sans dormir. On lui fit faire un voyage à Paris; ce Mr. Kerby avoit environ trente ans quand je le vis pour la première fois, & assurément il n'avoit rien oublié & n'étoit pas devenu imbécille. J'ai passé bien des momens agréables avec lui.

Son pere n'avoit en d'autre but en le faisant instruire que de le rendre utile à sa Nation, dans

la partie du commerce. Il étoit le Secrétaire & l'interprète général de l'état Illinois. Je crois que ce pere pensoit aussi quand il fit cette démarche.

L'auteur des Recherches philosophiques s' imagine que les Sauvages ne savent pas compter jusqu'à vingt ; que leur langage est borné & destitué de mots ; qu'il est impossible par leurs moyens de rendre un sens Méthaphysique ; qu'il n'y a aucune de ces langues dans la quelle on puisse compter au de là de trois, & que de quelque façon qu'on endoctrine les Sauvages, il ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européen.

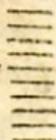
A cela je répondrai, que la lague d'une Nation est toujours en raison de ses besoins ; moins elle en a, moins elle a de mots pour les exprimer ; il est bien sûr que dans aucune langue sauvage il n'y a aucun mot pour exprimer tous les colifichets nécessaires à nos petits maîtres & petites maîtresses ; mais peut-être trouveroit-on dans leurs langues les termes d'attraction & d'impulsion.

Les Sauvages apprennent plus facilement les idiomes Européens, que ceux-ci n'apprennent les leurs, & on en trouve plusieurs qui savent parler françois anglois & espagnol.

Je le répète encore une fois, quand un Sauvage s'est bien déterminé à vouloir apprendre une chose il l'apprendra ; mais il est rare qu'ils le veuillent. Ils n'aiment pas à sacrifier leur repos, ni à fatiguer leur esprit, à la recherche des choses dont ils peuvent fort bien se passer, & je crois qu'ils n'ont pas tort ; car plus les hommes ont de science plus ils veulent

en acquérir, femblables & auffi malheureux que les avars; ils accumulent des trésors dont ils ne jouissent guerre. Voici la maniere de compter de plusieurs Na-

tions sauvages. Ils nombrent du haut en bas 10. cy



Quand ils veulent exprimer 40. ils marquent

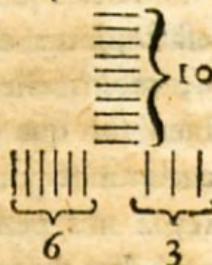
4 au bas de la colonne à gauche . . .



Quand ils veulent dire soixante
ils marquent 6 &c.

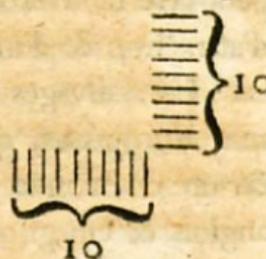


Pour exprimer 63

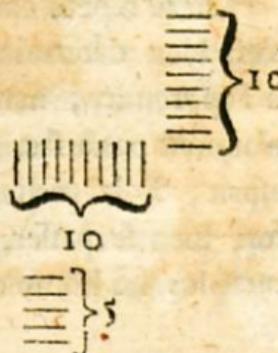


Pour nombrer 100

ils font une équerre



Pour compter 500



Ainsi du reste. Ils se servent de terre rouge pour tracer sur une planche; ou ils le font sur le sable avec un bâton; c'est à peu près comme nous nombrons avec les jettons. Tout homme est naturellement Arithméticien & Géometre eu égard à ses besoins: si on en doutoit, je n'en donnerois d'autre preuve que l'Arc & les flèches. Tous les Sauvages répandus sur les différens points du Globe, connoissent cette arme meurtriere; & il seroit absurde de dire que cette invention s'est communiquée d'une Nation à l'autre.

Il y a près de trois siècles, dit l'Auteur des Recherches philosophiques, que l'Amérique est découverte; on n'a cessé depuis ce tems d'amener des Américains en Europe, on a essayé sur eux toute espece de culture, & aucun n'a pû parvenir à se faire un nom. Je le crois bien, il y a apparence que les Espagnols en meneront encore bien longtems en Espagne, avant que d'en trouver un qui se fasse un nom dans les sciences, puisque parmi les Espagnols même, on ne connoît guere que l'Auteur du Roman de Dom Quichotte qui s'en soit fait un. Mais généralement les Indiens ont plus de bon sens que leurs tyrans: ils sont peut-être moins habiles dans les futilités. Mais aussi ils sont moins fourbes. Connoît-on une Nation plus abrutie, plus ignorante, plus sauvage & plus barbare que l'Espagnole. je défie qu'on me la nomme. Mr. de P. n'a sans doute jamais voyagé en Espagne: si l'envie lui en prend un jour, je lui conseille de faire bonne provision, sans quoi il courroit risque d'y mourir plutôt

de faim, qu'en parcourant depuis l'isthme de Darien jusqu'au Brésil, ou depuis le lac Outorio Jaqu'à la Californie.

CHAPITRE XI.

Des Établissements des Jésuites au Paraguai: des Bâtimens des Péruviens: de leurs Mines de fer & de cuivre.

L'éloge qu'à fait Mr. de Montesquieu dans son Esprit des loix des établissemens des Jésuites au Paraguai, étoit bien mérité, & ce grand homme avoit été assurément bien informé de leur état & de leur police.

Il seroit ridicule de dire que les Jésuites n'ont pas consulté leurs intérêts en formant ces établissemens; Mais qu'importe de quelle maniere on entreprenne de faire le bonheur des hommes, pourvu qu'on y réussisse: il vaut toujours mieux que ce soit en faisant son profit qu'en se ruinant: car il y a peu de particuliers, qu'on dis-je? il n'y a pas même de Prince qui fût assez généreux pour faire le bonheur public, sans que son intérêt personnel y eût part.

Les Jésuites ont rassemblé plus de cent mille sauvages errans & vagabonds dans les forêts, & en ont formé des Sociétés où tout étoit en commun, à peu près comme parmi les Hernautes, ou rien ne manque à chaque individu, quoiqu'il n'ait rien en propre.

Les Jésuites ont sans doute été très circonspects, en ne permettant pas aux Espagnols de venir exami-

ner leurs Actions, parce qu'ils auroient vû les profits considérables qu'ils retiroient de ces établissemens: ils craignoient leur envie & leur avarice; ils craignoient d'être débusqués ou rançonnés: car les grands d'Espagne ainsi que tous les autres grands, ferment les yeux sur les concussionns, pourvû qu'ils partagent avec les concussionnaires; & les Jésuites ne vouloient partager avec personne: voilà leur crime, & c'est celui qui leur avoit attiré le plus d'ennemis; mais il est bien absurde de vouloir faire croire, que dix-huit à vingt peres Jésuites, car ils n'ont jamais guere été davantage, ont forcé cent-cinquante-mille Indiens à être esclaves malgré eux, à être tyrannisés, accablés de travaux & de mauvais traitemens, tandis que toutes les semaines, on leur mettoit les armes à la main pour les exercer à tirer au blanc; tandis qu'ils pouvoient, quand ils l'auroient voulu, massacrer les Peres, ou tout au moins leur échapper comme des lievres: car les Jésuites n'avoient assurément pas une armée de soldats Européens pour les garder. Et tout animal qui se trouve mal dans un endroit, n'y reste pas quand il peut s'échapper. Bien loin de tout cela, ces Indiens étoient extrêmement attachés aux Jésuites, & ils se sont désespérés lors de leur expulsion.

On sera sans doute surpris que les Jésuites exerçassent leurs Colons au maniement des armes; leur prétexte étoit qu'ils vouloient se mettre mieux en état de se défendre contre les Sauvages qui venoient souvent piller leurs habitations: ils avoient peut-être d'autres vues que le public ignore encore & ignorera peut-être toujours.

Je dois parler ici en passant de l'architecture des Péruviens & des Mexicains: je n'ai pas été à Cusco, mais vingt auteurs différens s'accordent à dire que les Mexicains étoient bien logés, qu'ils avoient même des édifices publics magnifiques; & il plait à Mr. de P*** de donner le démenti à tous ces auteurs: il dit même que les Péruviens n'ont pas eu l'esprit de couvrir leurs maisons, ni d'y faire des fenêtres, tandis que presque toutes les cabanes des Sauvages ont des toits & des fenêtres. On lit pourtant dans l'Histoire de la conquête du Mexique, que les Mexicains s'étant révoltés contre les Espagnols; Montézuma se mit à une fenêtre de son palais (que Mr. de P. appelle une grange) pour appaiser la sédition, & qu'il y fut blessé.

Cet auteur dit aussi que les Péruviens n'ont pas eu l'industrie de forger le fer, & qu'ils ont eu celle de durcir le cuivre.

Il y a très peu de mines de fer au Pérou, & celles que l'on y connoît sont d'une très mauvaise qualité, puisque les Espagnols n'en ont jamais pû faire des cloux: ils cassoient comme du verre, & ils ont été obligés de renoncer à en faire usage. Les mines de cuivre n'y sont pas fort abondantes non plus, mais il y en a d'une qualité qui donne une espèce de platine (non pas cette platine qu'on appelle or blanc;) dure comme de l'acier. J'en ai eu une pépite du poids d'environ deux livres, qu'un soldat Espagnol avoit escamotté comptant que c'étoit un morceau d'or: & c'est une erreur que de croire que les
Péru-

Péruviens ayent eu le secret de durcir le cuivre par artifice, sa dureté lui étant naturelle.

Mr. de P. met encore au rang de la stupidité, de ce que les Péruviens n'ont pas fait usage de la monnoie; mais les Abyssins, qui sont assurément un des plus anciens peuples policés que nous connoissons, n'en ont jamais fait usage; & à la Chine, il n'y a point de monnoie d'or & d'argent; ces métaux n'y sont regardés que comme marchandise.

CHAPITRE XII.

Que beaucoup de découvertes sont dues au hazard.

Ce n'est pas un préjugé comme le dit Mr. de P. que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes & des inventions utiles. Nous lui en devons au moins la moitié, lesquelles n'ont été perfectionnées que par la réflexion.

Un Volcan a fait couler la matiere que contenoit une mine d'or, d'argent, de cuivre & de fer; l'homme a connu que cette matiere étoit fusible: son industrie aiguillonnée par la nécessité s'est appliquée à la rendre propre à son usage, soit pour les armes, les ustenciles d'agriculture ou de ménage, ainsi que pour les décorations de luxe.

Un feu allumé sur du sable a fait couler le verre, & l'on a connu cette matiere.

Avant l'invention de la Typographie, on imprimoit avec des figures de bois sur de la terre, du cuire, de la toile, &c. Il n'a pas fallu de grands efforts de génie pour imaginer qu'on pourroit faire

de même avec des caractères, qui d'ailleurs au commencement étoient assez grossiers, puisque toutes les lettres n'étoient pas mobiles & détachées comme elles sont aujourd'hui; on jettoit au moule des mots entiers avec du plomb; mais on a perfectionné l'art de l'imprimerie petit à petit.

Des arbres flottans sur l'eau ont fait connoître qu'avec des vaisseaux de bois on pouvoit voguer sur cet élément; on a commencé par creuser des arbres pour en faire des canots.

Deux verres à bécies placés par hazard l'un derrière l'autre, ont donné l'idée des lunettes ou Téléscopes.

Une pomme tombée d'un arbre a donné celle des loix de la gravitation.

Quand Bacon ou Schwartz trouverent que le salpêtre & le soufre unis s'enflammoient; ils étoient d'abord bien éloignés d'en connoître tous les effets; ils n'avoient en vue qu'un amusement chimique, une récréation physique; l'expérience & la réflexion leur ont fait trouver plus qu'ils n'avoient cherché: de là l'invention de le concentrer dans des tubes, pour lancer des globes de pierre & de fer. Je n'aurois jamais fait si je voulois récapituler toutes les découvertes qui sont dues au hazard.

Celle à jamais mémorable du nouveau Monde, dit Mr. de P., est si peu l'effet du hazard, que Christophe Colomb avoit promis de le découvrir sept ans avant la date de sa première navigation en 1492. Il employa tout ce tems à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé

fitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un Moine intrigant & avare qui confessoit le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle; cet événement m'a toujours frappé, &c.

Cette découverte mémorable, à jamais exécrationnable pour les Américains, est cependant due au hasard, n'en déplaise à l'auteur des Recherches philosophiques. L'existence du nouveau Monde avoit été assuré à Colomb par un pilote qu'une tempête avoit jetté sur les côtes de l'Amérique: plusieurs historiens ont rapporté ce fait. Il en est de même à l'égard d'Améric Vesputce, qui n'entreprit ses courses qu'après avoir été instruit comme Colomb l'avoit été.

CHAPITRE XIII.

Qui traite des réflexions Politico-philosophiques un peu sauvages.

Les réflexions philosophiques de Mr. de P. sont généralement très dures quand il s'agit des Rois; mais sur tout celle-ci où il dit, „ que l'Amérique & l'Afrique ne sont peuplées que de Sauvages: que le despotisme a accablé l'Asie, & pénètre en mille endroits en Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le tems même que les philosophes élevent de toute part la voix contre le despotisme & contre la tyrannie des Princes, qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus: que cependant ils s'imaginent qu'ils régneront, comme si on pouvoit régner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point, qu'on

peut contraindre, qu'on peut imoler; mais qu'il y a moins de distance du ciel à la terre, que d'un Roi à un tyran."

Voilà des réflexions qui, si elles étoient vraies, prouveroient tout au moins que les peuples civilisés de l'Europe sont infiniment plus malheureux que les Sauvages de l'Amérique. Je n'ai pas sujet d'aimer les Rois, ils ne m'ont jamais fait que du mal; mais la vérité m'oblige de dire qu'il leur est bien difficile aujourd'hui de régner sur des soi-disans philosophes, qui ne sont la plupart que des raisonneurs; & sur des peuples aussi inconséquens, aussi inquiets, & aussi légers que le sont les Européens.

Qu'on ne me dise pas que ce sont les Rois qui les ont rendus tels; ce seroit dire une absurdité: ce sont les peuples qui font les Rois, & il y en a peu qui naissent méchans; mais ils le deviennent la plupart, par les intrigues de ceux qui les approchent.

Un Prince accoutumé à être trompé devient méfiant, dur, acariâtre, croit que tout le monde le trompe, & se méfie de tout le monde; sa confiance est en guerre perpétuelle avec celle de ses sujets, lesquels cherchent à leur tour à le duper autant qu'ils peuvent.

J'ai remarqué avec douleur que des Princes qui avoient le meilleur cœur du monde, étoient regardés comme les tyrans & les fléaux de leur peuples, parce que ne pouvant suffire à tout, ils sont obligés de confier l'administration d'une partie de leur puissance à des monstres, qui n'en abusent que trop souvent, à l'insçu de leur maître.

Ces exemples font malheureusement si communs que personne ne les ignore, hors ceux qui devroient en être informés. Aussi quand on dit qu'un Roi est un tyran, cela ne signifie rien autre chose si non que ceux qui l'environnent, ceux qui sont revêtus de son pouvoir sont des tyrans; jamais un homme seul n'a eu la puissance d'en tyranniser plusieurs, s'il n'a été secondé par plusieurs autres.

Mais quel intérêt les Rois auroient-ils aujourd'hui de tyranniser leurs sujets de gaité de cœur? On me dira peut-être leur ambition aujourd'hui ne se porte guere qu'à maintenir leurs droits, & à se précautionner contre les surprises de l'ennemi: ils ne sont plus des conquérans injustes & dévastateurs.

Dirai-je d'où provient la misere dont on se plaint tant: c'est du partage trop inégal des richesses; les uns ont trop & les autres n'ont rien du tout. Je fais que ce mal est sans remede; mais j'ose dire que tant qu'il subsistera, les trois quarts & demi des peuples de notre hémisphere seront dans la misere, & regarderont les grands ou les riches comme leurs tyrans.

Si tous ces maux étoient inévitables aux Etats policés, je dirois toujours que les trois-quarts & demi des hommes qui les composent, sont bien moins heureux que les Sauvages de l'Amérique. Ne les plaignons donc pas ces Sauvages ignorans, sans besoins, sans soucis &c. Déplorons au contraire notre esprit & notre industrie, qui nous ont fait imaginer des superfluités, qui de jour en jour nous deviennent d'autant plus nécessaires, que l'habitude ne nous permet plus de nous en passer sans souffrir.

CHAPITRE XIV.

Réfutation des preuves dont Mr. de P. se targue dans la défense de ses Recherches philosophiques, que les hommes & les bêtes de l'Europe dégèrent en Amérique.

Cet auteur rapporte dans sa Défense, pour prouver que les Européens dégèrent en Amérique, un passage de l'histoire naturelle & politique de la Pensylvanie par Mrs. Bertrand & Calm, qui disent que dans l'Amérique Septentrionale, les Européens dégèrent sensiblement; que leur constitution s'altère à mesure que les générations se multiplient; qu'on a remarqué dans la dernière guerre que les hommes nés en Amérique ne pouvoient pas supporter aussi longtems que ceux qui étoient venus d'Europe, les travaux des sièges & les fatigues des voyages de mer; qu'ils mouroient en grand nombre; qu'il leur est pareillement impossible d'habiter un autre climat sans être sujets à quantité d'accidents qui les font périr.

Tout ceci est aussi faux qu'inconséquent; la manière dont on fait la plupart des observations est de généraliser des faits qu'on ne devrait que particulariser, & souvent de particulariser ceux qu'on auroit dû généraliser.

Quoi, parce qu'il y a des hommes, & le nombre à la vérité n'en est pas petit, que l'ivrognerie, la vie crapuleuse, & le commerce qu'ils ont avec les Nègresses qui leurs communiquent le mal de guinée, ont abrutis & énérvés; s'ensuit-il de là que tous dé-

générent? Non, non, il s'en faut bien; & il y a des hommes d'une vie réglée à Philadelphie, à la nouvelle York, à Boston, à la nouvelle Orléans, à la Jamaïque, à la Martinique, aux Barbades &c. qui ont autant de santé & de courage, que ceux qui font en Europe.

Tous ceux de notre hémisphère en arrivant en Amérique, payent le tribut au climat par une bonne fièvre: je l'ai payé comme les autres, & il est ridicule de dire qu'il est impossible aux Américains d'habiter un autre climat sans être sujets à quantité d'accidents qui les font périr; comme si nous n'avions pas tous les jours l'exemple devant les yeux, que le changement de climat en Europe même est nuisible aux Européens.

Les armées Allemandes & Françaises, quand elles font les campagnes en Italie, périssent comme des mouches à l'approche de l'hyver; & le climat de l'Allemagne a toujours défolé les armées Françaises.

Tous les animaux domestiques, continue Mr. Calm, que l'on voit ici, y ont été apportés par les premiers Européens qui y ont abordé; les Sauvages naturels n'en avoient point, & même à présent ils se soucient peu d'en avoir ou d'en élever: tout le bétail dégénère peu à peu, & devient beaucoup plus petit qu'il n'est en Angleterre.

Je répondrai à cela que les bœufs qu'on a abandonnés à eux-mêmes dans les forêts, sont généralement aussi gros que ceux que l'on voit en Angleterre; & que les bœufs domestiques qui sont réduits à multiplier toujours dans les mêmes races,

dont chacune est ordinairement peu nombreuse, restent plus petits : les chevaux perdent de leur beauté, mais ils gagnent beaucoup en bonté ; j'ai eu un cheval né aux environs de Boston, qui étoit aussi infatigable que sobre ; il mangeoit de tout, jusqu'à du poisson sec, & j'ai fait souvent avec ce cheval vingt-cinq lieues par jour.

Les brebis & les moutons viennent sans doute plus petits, quand on n'a pas soin de renouveler les beliers : mais les chevaux & les moutons dégénèrent aussi en Espagne, si l'on n'a pas soin de renouveler de tems en tems les haras & les bergeries d'étalons & de beliers de Barbarie.

Les chevaux & les moutons dégénéreroient de même en Angleterre, si l'on n'y avoit pas la même attention : & il n'y a pas de pays au monde où les chevaux & les moutons, même ceux du Nord de l'Allemagne & de la Pologne (c'est à dire les chevaux), dégénèrent plus que dans certaines provinces de France, parce qu'on y néglige de renouveler les especes : la moitié des chevaux des payfans n'y sont pas plus gros que des chevres. Or je demande à ces Messieurs les Naturalistes d'où proviennent ces causes ? s'ils me disoient que c'est de la malignité du climat, je les enverrois à l'école.

Ne voyons-nous pas que le mélange des différentes nations produit une belle espece d'hommes, & que ce mélange est plus avantageux à la population,

Il y a apparence que si les nations Américaines sont peu fécondes en population, ou du moins ne le sont pas tant qu'elles devroient l'être, la cause

est en partie de ce que les races ne se croisent pas assez parmi eux, où souvent les plus proches parens se conjoignent.

Un habile laboureur se gardera bien de semer du froment ou du bled dans le même terrain qui en aura produit pendant trois à quatre ans consécutifs; il cherchera toujours des semences ailleurs que chez lui.

La plupart de Messieurs les Observateurs auroient souvent besoin de lunettes, & je crois très fort qu'on a fait infiniment plus de progrès dans les observations astronomiques que dans celle de la nature des animaux & des végétaux.

L'auteur des Recherches philosophiques dit que la chair des taureaux est plus mauvaise en Amérique qu'en Europe: le taureau est un mauvais manger par tout quand il est vieux; on ne mange en Europe que des bœufs & des vaches; en Amérique, quand on chasse les bêtes à cornes, on ménage les vaches & les genisses, & on ne tue les jeunes taureaux que quand on a envie d'avoir de la viande fraîche; car pour celle des vieux taureaux, on l'abandonne aux oiseaux de proie, on ne veut que le cuire.

Si l'on envoie d'Europe beaucoup de salaison dans les Iles de l'Amérique, où d'ailleurs il y a peu de bestiaux, puisqu'il n'y a point de prairies, excepté à St. Domingue & à la Jamaïque; c'est qu'on y préfère la viande salée à celle qui est fraîche, dont on mange très peu dans les climats chauds; & que véritablement le bœuf d'Irlande est préférable à un taureau sauvage, ou à de la viande qu'on y saleroit:

mais il y a quelques Colons qui élevent des bœufs domestiques pour leur usage, & dont la viande est aussi bonne que celle d'Irlande, sur tout s'ils se servent de sel de France qui est le meilleur pour les salaisons & que les Irlandois préfèrent à tout autre.

Les Lyons & les tigres n'ont pas dégénéré en Amérique, puisqu'il n'y en a absolument point. Et Dom Pernety s'est trompé sur cet article, d'après les auteurs, Zarate, &c.

J'ai vû plusieurs Pumas morts & en vie; ils ne sont pas plus des Lyons que des ânes; ce sont des animaux naturels & indigenes en Amérique, qu'on ne trouve nulle part ailleurs; il en est de même du Juguar & du Cougouar qui ne sont pas des tigres.

Il n'y a rien d'étonnant, si les Negres ne peuplent pas en Amérique, c'est à dire, ceux qui sont dans la méridionale & aux Iles; car ils sont peu nombreux dans la septentrionale dont le climat ne leur est d'ailleurs pas favorable; il n'y a rien de surprenant, dis-je, qu'ils propagent peu, quand on considère les traitemens indignes & l'avarice de leurs tyrans, qui leur donnent à peine de quoi se nourrir; la plupart meurent d'inanition: les Négresses se font souvent avorter ou étouffent leurs enfans au berceau; j'ai vû une de ces malheureuses avec deux petits Négrillons, à qui son maître donnoit par jour une livre de mauvaise farine qu'elle délayoit dans de l'eau & un peu de sel; elle n'avoit absolument rien de plus, si non qu'elle pouvoit manger des cannes de sucre tout son soul à la dérobée; aussi la mere & les enfans n'étoient que des spectres ambu-

lans. Il y en a beaucoup qui sont employés aux sucreries des Iles, qui sont dans ce pitoyable état: mais le mensonge de Mittelberger que Mr. de P. a relevé mérite d'être réfuté. Je dis donc qu'il est faux que les colonistes Saltzbourgeois & autres Allemands, sont dans la misère en Pensylvanie & dans les autres provinces septentrionale. Les paresseux & les yvrognes y sont sans doute aussi gueux qu'en Europe; mais on ne peut avoir plus de soin & de charité, que n'en ont les anciens colons pour les nouveaux venus: d'ailleurs les vivres ne manquent pas plus dans ces pays-là que l'eau dans la rivière.

L'hospitalité des Sauvages n'est pas une grossiereté, ni une chose indifférente; elle est un bienfait dicté par la Nature, qui nous avertit qu'un voyageur a besoin de nos secours. Quand un étranger voyageoit chez les Germains, dit Tacite, & qu'il avoit séjourné trois jours dans une maison, on le menoit dans un autre, si la nécessité l'obligeoit à s'arrêter plus longtems; il en est de même chez les Sauvages de l'Amérique; ils ne se font pas des révérences & des courbettes à la Françoisise, ni des genuflexions & des cérémonies à la Chinoise: quand un voyageur arrive dans une cabane; le maître lui tend la main & lui dit: frere, sois le bien venu; & s'il a une bonne piece de gibier en réserve, il la fera servir extra. Les Quakers ne font pas plus de cérémonie quand ils reçoivent un étranger.

Il est faux qu'il y ait une mal-propreté dégoûtante dans leurs cabanes & leurs cuisines; ils n'ont assurément pas des cuisiniers François; cependant ils

font quelques ragoûts assez appétifians ; mais le plus souvent leurs mets ne font que bouillis, rôtis, ou grillés ; ils ne font jamais ufage du bouillon, ils le jettent.

Mr. de P. dans fa défenfe paroît fort furpris que Mr. de la Condamine puiſſe être contredit ; comme ſi pour être Géometre on étoit infaillible : ce ſavant a-t-il donc vû tous les Américains, lui qui a prefque toujours été confiné dans les montagnes du Pérou ? Il peut avoir vû quelques Sauvages quand il a défendu le Maragnon ; mais il n'en a pas vû des millions d'autres qui font dans les autres parties : ainſi quand il auroit dit que ceux qu'il a vus étoient des ſtupides, cela peut être vrai ; mais il ne ſ'enſuit pas de là que tous ſoient des ſtupides.

Au reſte, ſi tous les Géometres & les Académiciens de l'Europe diſoient noir quand j'ai vû blanc, je ne les en croirois pas pour cela.

Il n'eſt pas vrai non plus que les Caraïbes ont ſi peu d'eſprit & de conception, qu'ils vendent le matin leur lit, & qu'ils ſ'en repentent le ſoir : la vérité eſt que comme ils travaillent fort joliment leurs hamachs, les Européens font tout ce qu'ils peuvent pour les engager à les vendre, ce qu'ils ne font pas volontiers de ſang froid ; pour cela, les Européens commencent par leurs faire boire du Taſia, & les ſoulent enſin ; alors ceux-ci vendent ce qu'on veut leur acheter, & ſouvent on les friponne ; quand ils ſont revenus en ſens froid, ils en ſont très fâchés.

N'avons-nous pas tous les jours en Europe quantité d'yvrognes qui ſe vendent eux-mêmes, &

qui en font très fâchés lorsqu'ils font dégrifés? La moitié de nos soldats ont été dans ce cas. Je ne discuterai pas sur les Negres blancs, je n'en ai jamais vû en société; j'ai vû quelques Blaffards, & il n'y a pas de doute que c'est une maladie qui les a rendus tels.

Pour ce qui est du grand Lama, je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma révérence, & j'ignore très fort s'il ne mange que deux onces de farine pétrie avec du vinaigre à son diner; si cela est, j'aimerois mieux être le marmiton du Pape, que d'être le Grand Prêtre des Tartares.

Je n'ai pas eu le plaisir non plus de voir des Géans Patagons; mais si en tout cas une telle race d'hommes existoit en Amérique, cela prouveroit encore qu'ils ne sont pas descendus d'Adam & d'Eve, & que ce seroit une espece particuliere d'hommes; ou que les descendans d'Adam en Europe auroient dégénéré s'ils avoient été jadis de la taille de ces Géans.

A l'égard du froid & du chaud qu'il fait en Amérique; il est certain qu'il y fait plus froid & moins chaud aux mêmes degrez, qu'en Europe & en Afrique; mais la différence n'est pas aussi grande qu'on le dit; généralement on ne voit pas d'hyver plus rigoureux en Canada que ceux que j'ai vus à Berlin depuis quatre ans; les étés sont superbes dans l'Amérique septentrionale; ils ne sont pas extrêmement chauds dans les Iles, parce que l'air y est toujours rafraîchi par des vents légers & réglés. Je n'ai pas été assez avant dans le Sud pour juger de sa tem-

pérature; mais je crois que l'auteur des Recherches philosophiques se trompe, quand il dit que c'est le froid qui a empêché les navigateurs d'approcher du Pôle antarctique aussi près qu'on a fait de l'autre Pôle: car les Européens pour voyager au Nord prennent la saison, & n'ont qu'un petit trajet à faire en comparaison de celui pour aller d'ici au Sud. Pour réussir à découvrir le Pôle antarctique, il faudroit qu'on équipât trois à quatre bons vaisseaux, bien pourvus d'hommes en santé & en provisions fraîches, dans un port de la mer du Sud qui seroit le plus voisin du Pôle; & qu'on en partît dans la saison convenable: alors je suis persuadé qu'on en approcheroit d'aussi près qu'on a fait du pôle Boréal.

CHAPITRE XV.

Conclusion.

Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit ci-devant, que le sol du terrain en Amérique, bien loin d'être dégénéré, est neuf & généralement meilleur que celui de notre hémisphère; que les productions naturelles & exotiques y sont bonnes & abondantes: que la quantité prodigieuse d'animaux & de végétaux y ont retenu les hommes plus longtems dans la vie sauvage, par la facilité qu'ils ont eue de se vêtir & de se nourrir: que les Sauvages sont assurément inférieurs en esprit & en sciences aux Européens; mais qu'ils n'ont pas moins de bons sens, de raison qu'eux, &

qu'ils sont généralement aussi robustes, aussi braves, & plus heureux.

Leurs chagrins, leurs soucis, semblables à ceux des enfans, se dissipent comme la fumée & ne leur rongent pas le cœur. Le nécessaire physique satisfait, ils s'inquiètent peu du reste. La mort n'est rien pour eux, leur vie n'est pas un tourment. On ne trouve pas parmi les Sauvages des hommes absorbés dans leurs pensées, tels que nos grands esprits que nous appellons philosophes du premier ordre, qui sont sans cesse occupés à produire de grands & inutiles discours sur le bonheur qu'ils ne connoissent pas, puisqu'il n'y a pas de vrai bonheur sans la tranquillité de l'ame & le contentement de l'esprit.

On ne trouve pas parmi les Sauvages des auteurs occupés à porter leurs productions aux magasins de la réputation, c'est à dire, chez les libraires; & qui après avoir travaillé comme des ânes de meunier, n'ont souvent que du son comme eux pour toute nourriture: comme eux souvent encore ils ont les écrivaines d'importance, quand ils s'avisent de vouloir être d'une opinion contraire à celle de leurs maîtres, c'est à dire, aller à droite quand il faut aller à gauche.

Les Sauvages pensent comme ils veulent; ils mangent quand ils ont appétit; ils dorment quand ils ont sommeil; ils se promènent quand il leur plaît; ils ne se tourmentent pas l'esprit sur l'avenir; & leurs travaux sont des amusemens. Il est vrai qu'ils ont la vilaine habitude de manger quelquefois leurs prisonniers.

Voilà une vie de cochon, dira-t-on: il faut cependant que cette maniere de vivre ne soit pas aussi mauvaise qu'on pourroit le dire, puisque les trois quarts de nos grands Seigneurs vivent ainsi; la différence qu'il y a entr'eux & les Sauvages, c'est qu'au lieu de manger des prisonniers, ils mangent souvent leurs créanciers.

F I N.





2



